

FÉLI GAUTIER
CHARLES
BAUDELAIRE
1821-1867

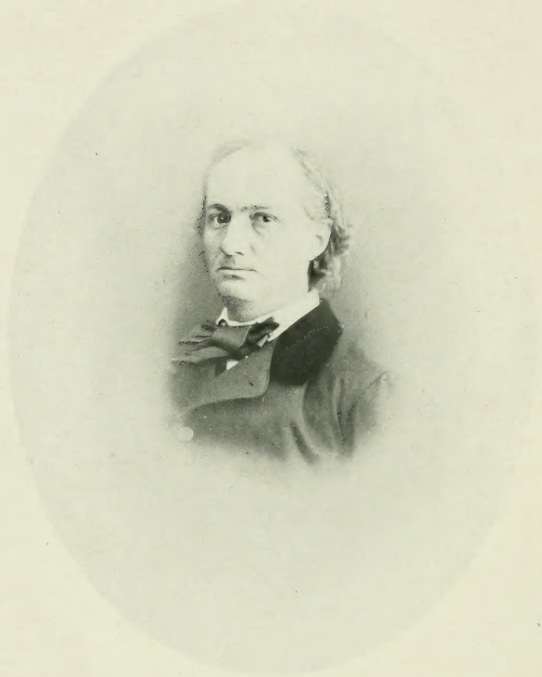




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

CHARLES BAUDELAIRE

1821-1867



BAUDELAIRE

D'après une photographie.

Communiqué par M. M. Tourneux.

Charles Baudelaire

Ce fut un enfant de la vieillesse. Et tout de suite apparait le germe de ces tristesses et de ces mélancolies qui vont griffer sa vie ; voici la source de ces étranges rêveries qui vont accentuer son génie et inspirer son œuvre, toute, sans lumière, sans gaieté. M. Joseph François Beaudelaire (1), âgé de 61 ans, demeurant à Paris, rue Hautefeuille, n° 13, quartier de l'Ecole de médecine, le présenta à l'officier de l'état-civil, à la mairie du XI^e arrondissement, le 11 avril 1821 ; il lui déclara — Claude Ramey, statuaire, de l'Institut, et Jean Naigeon, peintre et conservateur du Musée Royal du Luxembourg, des amis, témoins — que l'enfant était né, en sa demeure (une vieille maison, à son angle une tourelle en poivrière), le 9 avril, de son épouse, la dame Caroline Dufays, et qu'il désirait lui donner les prénoms de Charles-Pierre. Le 7 juin, deux mois plus tard, parce que trop faible, trop chétif jusque-là, le petit Baudelaire était tenu sur les fonts baptismaux de l'église de Saint-Sulpice par M^e Pérignon, avocat, et sa femme, parrain et marraine ; l'abbé Couturier lui versa l'eau et le sel, et lui dispensa les paroles de bienvenue.

Tout de même, un peu de jeunesse, peut-être un peu d'amour, rafraichissait le sang de Charles Baudelaire. François Baudelaire venait d'épouser récemment, le 9 septembre 1819, Mlle Caroline Dufays, née à Londres, le 27 septembre 1793. Vraisemblablement un mariage d'amour, du moins d'inclination. La jeune personne, point très jolie, mais distinguée, mais d'une belle intelligence, ne possédait que son trousseau. François Baudelaire — veuf depuis 1814 de Rosalie Janin qui lui avait laissé un fils, Claude Alphonse — était à la tête d'une petite fortune : du côté de sa première femme, des im-

(1) BAUDELAIRE, *sic*.



I. — MADAME AUPICK EN LA MAISON D'HONFLEUR

Communiqué par M. Albert Ancelle.

meubles et des terrains à Neuilly, une ferme dans l'Aisne, dont il avait l'usufruit pendant la minorité d'Alphonse ; de son côté, des économies et une pension de 4.000 francs, traitement de sa retraite du Sénat — où il occupa successivement diverses fonctions, de 1799 à 1817 ; en 1801, secrétaire de la commission administrative et contrôleur des dépenses du Sénat ; en 1805, chef des bureaux de la Préture — assuraient au ménage le confortable et l'aisance ; par amitié paternelle, sinon par amour, et pour lui faire oublier la disproportion d'âge, François Baudelaire constitua à sa femme une rente de 2.000 francs.

S'il regretta le parc du Luxembourg et sa gentille maisonnette entourée d'un jardin, ce fut par simple regret du passé ; il retrouvait rue Hautefeuille un délicieux sourire de femme, un intérieur charmant. L'appartement s'éclaire sur une cour et sur des jardins : mobilier Louis XVI ; par les chambres, et le salon, et la librairie, des pastels et des estampes mettent toute la grâce du XVIII^e siècle ; au

salon, un petit piano à cinq octaves, ouverte la partition de Glück, Iphigénie en Tauride ; une note sévère : sur des piédestaux, des plâtres antiques ou d'après l'antique, Vénus et Apollon, Cléopâtre et Hermaphrodite ; des bosses en plâtre ; des portraits de famille. Enfin, la collection complète des œuvres de François Baudelaire, des gouaches et des gouaches, qu'il lave à ses loisirs, très coquettement : car il a quelque sens artistique, d'instinct, aussi par la fréquentation de Ramey et des frères Naigeon, conservateurs du Luxembourg, encore par souvenir de sa première femme qui peignit, à l'huile, des marines, des têtes de vieillards, une Bacchante, même une Mme de la Vallière ; et il a beaucoup de métier : ses parents, des petits propriétaires de la Marne, lui firent donner une solide instruction ; il apprit les arts d'agrément, et après avoir porté la soutane, il fut quelque temps répétiteur à Sainte-Barbe ; pendant la Révolution, il ne vécut que de ses leçons de dessin.

Dans ce milieu artiste, en façade du moins, car nous sommes chez de la bonne bourgeoisie militante, Charles Baudelaire puisa ce goût permanent des représentations

plastiques qui devait l'obséder toute sa vie. Il commença de lire dans l'Encyclopédie. Son père a aussi des lettres ; il affectionne messieurs les philosophes du xviii^e : les 92 volumes de Voltaire, le Contrat



II. — LE GÉNÉRAL AUPICK

Communiqué par M. Albert Aneelle.

social, Montesquieu, Lavater ; des classiques, Rabelais, Molière, La Bruyère, le Plutarque de Mme Dacier, voilà sa bibliothèque. Les curiosités de son père, curiosités artistiques et curiosités littéraires, Baudelaire les aura toutes, plus affinées ; mais surtout il en héritera cette distinction et cette élégance aristocratique acquises en faisant l'éducation des Choiseul-Praslin, chez qui fréquentaient le bel esprit et la doctrine nouvelle, Cabanis et Condorcet, son beau-frère, Mme Helvétius. Aux heures de la Terreur, François Baudelaire montra l'héroïsme de son caractère ; au prix de sa vie, il protégea Condorcet et réussit à l'arracher à l'échafaud, en facilitant sa fuite ; il fit remettre sa veuve en possession des biens séquestrés. Il sauva de la faim le duc et la duchesse de Choiseul-Praslin en partageant avec eux les petits pains qu'il recevait de la fille d'un boulanger, en échange de quelques leçons de dessin ; grâce encore à lui, ils recouvrèrent leurs propriétés ; aussi, après la tourmente, le duc de Praslin, membre du Sénat, s'empressa-t-il de procurer un emploi à François Baudelaire : un traitement de 12.000 francs et la gentille maisonnette entourée d'un jardin.

Le luxe, le bien-être, la vie large et magnifique contribuèrent favorablement au développement de la sensibilité naturelle de l'enfant ; il s'impressionna artistiquement, littérairement. Et plus tard, Baudelaire s'attardera avec une triste complaisance à rappeler ses promenades au Luxembourg, le père disant des souvenirs, et expliquant les blanches statues... *Les images, ma grande, ma primitive passion...* Ce lui fut donc une grande douleur, il n'en saisira l'étendue que par la suite, quand il perdit son père, le 12 février 1827 ; il n'avait que six ans. En le perdant, il perdait tout. Et il eut raison, toute sa vie, d'en porter le deuil dans son âme. Si quelque jour, en accès d'humeur noire, il prend à partie le gâtisme héréditaire de sa famille, nul doute qu'il ne songe nullement à incriminer individuellement son père en quoi que ce soit ; il sait trop qu'il lui doit la meilleure partie de lui-même, les éléments de sa sensibilité morbide, les principes de sa curiosité et de son esprit toujours éveillé, une délicatesse de conscience excessive, surtout ses manières aristocratiques, son dandysme. Toujours il eut une vraie dévotion pour le culte de son père, et ce qu'il ne pardonna jamais à sa mère, ce fut d'avoir trahi la mémoire de son mari par un second mariage prématuré ; je sais bien toutefois qu'il en avait quelque dépit, personnellement : « *Quand on a un fils tel que moi, on ne se remarie pas.* »

Baudelaire ignore les douceurs maternelles. Non que Mme Baude-

laire n'eût pour lui nulle affection, mais son âme restait fermée, par fierté, par désenchantement ; et quand, deux ans à peine après la mort de son mari, à l'automne de 1828, elle épousa le chef de bataillon Aupick, dont l'avaient séduite la jeunesse, la beauté et la situation d'avenir, peut-être fit-elle quelque amère comparaison entre ses deux unions ; et peut-être des regrets, et peut-être, très inconsciemment, d'explicables rancunes contre l'enfant ; les rapports de Baudelaire avec sa mère demeurèrent toujours des plus délicats et il est à peu près impossible de les expliquer, et même de les analyser sûrement. Cette absence des douceurs maternelles lui fut la source des plus lourdes mélancolies ; il enviait le bercement des nourrices, les câlineries de la mère, les chatteries des sœurs ; il eût voulu se baigner dans la molle atmosphère de la femme, dans l'odeur de ses seins et de son sein, de ses genoux et de sa chevelure, de ses vêtements souples et flottants. *Dulce balneum suavis unguentatum odoribus* ; il eût voulu dans ce bain parfumé contracter cette sensibilité d'épiderme, cette espèce d'androgynéité et de demi-sexe, sans lesquels le génie le plus âpre et le plus viril reste, relativement à la perfection dans l'art, un être incomplet... « *Je veux dire que le goût précoce du monde féminin, mundi muliebri, de tout cet appareil ondoyant, scintillant, fait les génies supérieurs.* »

De toute son enfance, il ne conservera qu'un seul souvenir d'un seul jour heureux, celui où sa mère le conduisit dans la silencieuse rue des Poitevins, à l'hôtel silencieux de Mme Panckouke... Mme Panckouke, une dame tout habillée de velours et de fourrures, l'introduit mystérieusement dans une chambre de féerie : les murs, le plafond, le plancher disparaissent sous des joujoux, des joujoux, des infinités de joujoux. « *Voici, lui dit-elle, le trésor des enfants, j'ai un petit budget qui leur est consacré, et quand un gentil petit garçon vient me voir, je l'amène ici, afin qu'il emporte un cadeau de moi. Choisissez.* » Baudelaire s'empare immédiatement du plus beau, du plus cher, du plus voyant, du plus frais, du plus bizarre des joujoux. Mme Aupick se récrie sur cette indiscrétion et s'oppose obstinément à ce qu'il l'emporte, voulant qu'il se contente d'un objet infiniment médiocre. L'enfant ne peut y consentir, et, pour tout accorder, se résigne à un juste milieu... Toujours il aimait se rappeler la fée du joujou et son bazar de charité pour les enfants ; souhaitant de connaître tous les gentils petits garçons dont l'insoucieuse enfance puisait un souvenir dans le trésor de la Dame en velours ; peut-être, au hasard des flâneries solitaires, sur les grandes routes, au bord de la mer, se

divertira-t-il à remplir ses poches de joujoux pour les donner aux enfants pauvres, et voir leurs yeux s'agrandir démesurément devant les polichinelles et les cavaliers. Et il écrira *La Morale du Joujou*, cette

précieuse psychologie de l'âme enfantine.



III. — BAUDELAIRE COLLÉGIEN

Communiqué par M. Albert Ancelle.

humains. Et pourtant une aspiration à la vie, à toute la vie ; et pourtant le désir des tendresses et des affections. L'enfance ne fut point pour lui ce beau temps où le matin ne réveille jamais les genoux engourdis ou rompus par la fatigue des songes, où les yeux clairs rient à toute la nature, où l'âme ne raisonne pas, mais vit et jouit. Son enfance lui fut l'apprentissage par soupçon de la douleur humaine. Sa première existence entra dans la seconde et se confondit avec elle pour ne faire qu'un tout aussi intime qu'anormal. Il occupa sa nouvelle vie à revivre sa première, la vie malheureuse des tout

Mais enfin son enfance expérimenta la solitude et l'ennui. Et il importe de le noter : d'après Baudelaire, la maturité ne serait que l'enfance, douée pour s'exprimer d'organes virils et puissants... *Tel petit chagrin, telle petite jouissance de l'enfant, démesurément grossis par la sensibilité, deviennent plus tard, dans l'homme adulte, même à son insu, le principe d'une œuvre d'art...* Déjà son petit cœur est bien gros, déjà il a la fièvre à l'âme ; déjà il a deviné l'isolement de l'individu et que l'injustice et la sottise gouvernent le monde, un monde de malheur, de lutte, de proscription ; déjà il a appris à se défier de l'homme et à se replier sur lui-même ; il concentre son chagrin, dans les enfants le chagrin a horreur de la solitude et fuit les regards

MESSIEURS DE LA LYRE



IV. — LES NUITS DE MONSIEUR BAUDELAIRE
Caricature de Durandeu

Communiqué par M. Louis Fiore.

petits sans amours que l'on enferme dans les prisons de science où leur enfance s'étiole et se meurt; de ces humbles déshérités dont on ne se rappelle l'existence qu'à des jours de lointaines sorties, et à de lointaines vacances. Alors, Mme Aupick est toute à l'ambition de son mari qui, pour ne pas faire mentir le vieux sang anglais des héros de la Guerre de Cent Ans, gravit à pas de géant les échelons de la position la plus enviable; aux campagnes d'Autriche, d'Espagne, d'Allemagne et de France, Napoléon a remarqué sa bravoure et son intrépidité; la Restauration l'a honoré de la Légion d'honneur; puis des fortunes diverses: aide de camp d'état-major, au service du prince de Hohenlohe. Des troubles ayant éclaté à Lyon en novembre 1831, le lieutenant-colonel Aupick, il l'est depuis 1830, part en poste pour se mettre à la disposition du général Soult. Charles Baudelaire est interné à la pension Delorme, puis au collège royal de Lyon. De l'hiver 1831 au 28 août 1833, quatre longues années, une révolte enfantine, devant l'injustice des professeurs et l'imbécillité des camarades, de hideux niais, cabre sa fierté primesautière et facilement impertinente; des coups, des batailles, avec les uns, avec les autres. D'innombrables tristesses, ses yeux alanguis en gardent toutes les mélancolies; et ses lèvres, douces à baiser, se plissent avec du dédain sur l'humidité de sa bouche. Le colonel Aupick pourtant, malgré l'image des possessions antérieures dont l'enfant le fait ressouvenir, lui témoigne le plus vif intérêt, et c'est avec orgueil qu'il le voit au palmarès récolter quelques maigres accessits: thème et version grecque, version latine, vers latins, histoire naturelle, et un second prix de dessin. Les nécessités militaires rappellent le colonel à Paris. L'enfant quitte Lyon, laissant dans l'esprit de ses camarades et de ses professeurs l'impression d'une grande capacité.

Il vient continuer ses humanités à Louis-le-Grand où il entre, pour redoubler sa troisième, à la Scolarité 1833-36. Le colonel Aupick, maintenant chef d'état-major de la première division, le présente au proviseur en ces termes naïvement prétentieux: « *Voici, Monsieur, un cadeau que je vous fais, voici un élève qui fera honneur à votre collège.* » De fait, l'enfant justifie trois années de suite les optimistes prévisions de son beau-père, et mérite de nombreuses couronnes aux distributions de 1836, 1837, 1838: un prix et un accessit de thème latin, un prix et un accessit de version grecque, un accessit de thème grec, deux accessits de version latine, tous les premiers prix de vers latins, et, en rhétorique, le premier prix de discours français,

division des nouveaux ; division des anciens, le second prix est décerné à Emile Deschanel qui se prépare ainsi une chaire de littérature française au Collège de France. Le colonel Aupick qui s'occupait soucieusement de l'éducation de son beau-fils pouvait donc rêver pour lui l'avenir le plus brillant, quand le jeune Baudelaire fut chassé de Louis-le-Grand, au milieu de son année de philosophie, en avril 1839 ; la discipline rigoureuse du soldat ne sut comprendre l'erreur sentimentale du jeune homme, trop abandonné à lui-même, sans affection ni tendresse pour le protéger ; les goûts plastiques qui énervaient son imagination ; aussi les lectures perverses, parce qu'inverties, de Sainte-Beuve et de Chénier ; encore les propos vaniteux des camarades au retour des rues chaudes et des brasseries versicolores ; enfin, cette nature dont la sève bouillonnait déjà. Toutes ces causes avaient entraîné Baudelaire au chuchotement des amitiés particulières qui fatiguent et qui flétrissent. La seconde églogue de Virgile fut commentée à grand renfort de détails égrillards par les kèpis de la première cour ; il se disait volontiers que Baudelaire, c'était un cerveau exalté. Baudelaire sortit de cette aventure froissé dans sa vie physique, mais sa vie spirituelle s'était piquée d'une fleur et parfumée d'un poison ; sa chair impatiente, parce que surtout son esprit anxieux, recut le baptême de douleur : rêves et déceptions, enthousiasme, départ vers l'idéal qui chavire sous l'immonde réalité. La meilleure preuve de l'innocence, mieux de l'inconscience de Baudelaire, qui ne cherchait certainement là qu'une correspondance affectueuse et qui, à son insu, aurait été trahi par l'ardeur de ses sens, c'est cette haine que Baudelaire afficha dès lors à toutes occasions, en des termes méprisants et fouailliers, contre les baladins du troisième sexe.

Toutefois le violent désir de vouloir un avenir pour son beau-fils l'emporta sur le premier mouvement de colère. M. Aupick, nommé maréchal de camp, considéré comme général de brigade et mis en disponibilité, emmena Charles aux Pyrénées pendant l'été de 1839. Leurs esprits opposés durent plus d'une fois se heurter et la fréquence des remontrances paternelles accentua chez le jeune Baudelaire une antipathie naturelle, mais souvent injuste ; des lettres inédites ne permettent pas d'en douter, le général Aupick avait à cœur de faciliter les débuts de son beau-fils, il songeait à le faire entrer dans la diplomatie. Des relations précieuses, son amitié avec le duc d'Orléans depuis le siège de Lyon, autorisaient ses ambitions ; il eut tort de vouloir les imposer, sur un ton cassant et d'itératif commandement, par habitude de la soumission et de l'obéissance passive ; Charles



V.—BAUDELAIRE DESSINÉ PAR VERLAINE

Communiqué

par M. Yvanhoé Rambosson.

déjà pensait à orienter sa vie vers un tout autre but. L'histoire de son baccalauréat ès lettres — l'imprévu des questions le déconcerta et, malgré ses aptitudes et son savoir très averti, il parut presque idiot — qu'il n'obtint que par bienveillance, ne l'encourageait guère à préparer de nouveaux examens ; il ressentait du reste le plus vif dégoût pour la geôle où l'on doit travailler sur des plans tracés, et par routine ; il voulait de la liberté, il voulait de l'initiative. Les exhortations trop impérieuses de son beau-père ne réussirent qu'à l'affirmer dans ses volontés contraires. Et l'imposant spectacle des Pyrénées.... « *sous ses pieds, sur sa tête, et partout, le silence...* »,

ne lui inspirèrent que des rythmes et des rimes ; il essaya sa muse, il écrivit *Incompatibilité*, ses premiers vers, pour ne point parler des pastiches de Chénier et de Sainte-Beuve, les années de collège.

Au retour à Paris, à l'automne de 1839, Baudelaire déclare fermement à ses parents qu'il entend être libre et qu'il a décidé « *d'écrire* ». C'était, involontairement, dire à M. Aupick qu'il suivrait l'exemple de son père, dont le goût si pur et la curiosité passionnée pour les choses de l'esprit avaient marqué la vie, si aimablement, si artistiquement ; le général n'aimait pas les belles-lettres, par hérédité soldatesque et hiérarchique, systématiquement. L'hostilité dès lors entre le beau-père et le beau-fils commença de prendre une tournure agressive et violente. Craignant de voir compromettre son intérieur par des discussions, Mme Aupick, désolée, désemparée, fit cause commune avec son mari, pour contrarier la vocation de son fils. En vain. L'enfant déshérité s'enivrerait de soleil, jouerait avec le vent, et causerait avec le nuage. Il tresserait sa couronne mystique, diadème éblouissant de pure lumière et clair, pour mériter sa place aux rangs bienheureux des saintes Légions, où Dieu l'inviterait à l'éternelle fête des Trônes, des Vertus et des Dominations. Après les douleurs, les luttres. *Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance qui prépare les forts aux saintes voluptés.*

Avec le même enthousiasme qui pousse, joyeux, les jeunes gens vers l'humilité des sacerdoces, et leur met un pâle sourire aux lèvres, quand ils offrent à la Divinité le sacrifice des jouissances humaines, en l'espoir des récompenses édéniques ; avec ce même enthousiasme, joyeux et mystique, Baudelaire renonça à la tranquillité des existences bourgeoises, et accepta fièrement la révolte contre la société qui regarde, de quel œil de mépris ! les amants de la Beauté. Et, pieusement, il leva ses bras vers le Ciel, par soumission au décret des puissances suprêmes qui l'envoyaient en ce monde ennuyé, pour chanter, sur des modes tristes, toute la tristesse du péché d'origine. Et, généreusement, il s'étendit sur la dalle de marbre noir, et il enfonça franchement le scalpel dans son propre cœur. *Douleur humaine, mon héritage, et la portion de mon héritage.*

De 1839 à 1842, Baudelaire chercha sa voie, dans la fécondité des flâneries. Il vivait au quartier Latin avec des étudiants en littérature et de capricieux bohèmes qui avaient créé une sorte de phalanstère à la pension Bailly. Des fils de famille en général. De taille moyenne, propre comme une hermine et mis comme un secrétaire d'ambassade anglaise, d'un abord réservé, même froid, Baudelaire apportait parmi eux ses curiosités et ses révoltes : il affectait du libertinage, il affectait d'être païen, et se composait ainsi un personnage qui plut à ses nouveaux amis, Le Vasseur, Prarond, L. de la Gennevraye. Tous

ils étaient romantiques dans le sang, et l'étrange souriait à leurs imaginations ; dans leur milieu, Baudelaire prit ces manières étranges, paradoxales, qui malheureusement vont leurrer, même ses intimes ; ils ne saisiront point que toutes ces affectations, Baudelaire ne les affichait que par désir de mieux cacher sa personnalité, et de mieux ainsi goûter les charmes de l'inconnu. Si, avec les jeunes apprentis de lettres, il aiguisa son esprit frondeur et blague Casimir Delavigne sur un air de Béranger, assurément c'est par gageure, c'est pour se faire une figure dans les salles de rédaction où il promène, en amateur, sa minceur élégante : le cou dégagé, un gilet très long, des manchettes immaculées ; une légère canne à petite pomme d'or à la main, il se balance d'un pas souple, lent, presque rythmique. Il connaît, vaguement, Gérard de Nerval, Ourliac, Delatouche. Un jour, il rencontre Balzac sur un quai de la rive gauche ; il le *reconnait*, peut-être pour l'avoir coudoyé dans une rédaction ou dans un salon de lettres ; ils s'avancent l'un l'autre en sens contraire ; Baudelaire s'arrête et sourit à Balzac, comme à un ami qu'on a plaisir à retrouver ; ils se reconnaissent d'un coup d'œil, par intuition, et les voici cheminant ensemble, causant, dissertant, ne parvenant pas à s'étonner. Il a un vrai culte pour Pétrus Borel, et il s'en irait volontiers camper avec le Lycanthrope et ses fidèles, sur le coteau de Rochechouart, dans la maison de la rue d'Enfer, pour y manger de la crème dans un crâne ; il vient justement de le pasticher dans des stances, en mémoire d'une amoureuse aventure.

Un de ses premiers amours (je laisse l'inversion sentimentale, et sensuelle peut-être, qui fit renvoyer Baudelaire de Louis-le-Grand) — sans doute, le premier, si l'on tient pour nulles, et il le faut, les initiations érotiques — un de ses premiers amours, la maigre nudité d'une chanteuse des cours. Une blanche fille... aux cheveux roux, son jeune corps maladif plein de taches de rousseur, deux beaux seins radieux comme des yeux... qu'il rencontre en flânant. Poète chétif, il lui dédie la primeur de ses vers, à cette pauvre gueuse de carrefour ; il glorifie ses haillons et ses sabots et nous perpétue le souvenir de sa beauté. Un ami de Baudelaire, peintre d'un joli talent, de Roy, expose *La Petite Guitariste* au Salon. Simplement, comme ils s'étaient rencontrés, simplement, ils se quittèrent, ces deux vagabonds d'idéal. Baudelaire conserva toujours le parfum de cette fleur de printemps. Quand il parlera avec tant d'émotion de cette humble péripatéticienne des rues de Londres qui par l'amour sauva de la faim et de la mort l'aventureux Thomas de Quincey, il reverra dans



BAUDELAIRE

Dessiné par lui-même sous l'influence du haschich.

Communiqué par M. L. Borel

un coin de son âme sensible cette petite créature gracieuse de faiblesse et de bonté, sa gentille mendiante rousse. Et quand le mangeur d'opium et l'amant du haschisch rôderont plus tard, les nuits pleines de lune, dans Oxford-Street ou sur les boulevards extérieurs du Mont-Parnasse, les regards tournés vers leurs adolescences attristées, ils se diront : « *Ah ! si j'avais les ailes de la tourterelle, c'est vers elle que je m'envolerais pour chercher la consolation !* » Toujours la douceur des premiers baisers reste, pour les heures de doute et de sécheresse, une source délicieusement fraîche qui fait oublier la douleur et qui murmure, gaiement, de l'espérance.

Baudelaire, ensuite, promena sa fantaisie curieuse par les quartiers bohèmes, courut les guinguettes de Paris et de la banlieue, les bals et les jardins publics ; il y connut les Demoiselles et les Dames aux doux regards, celles de la basse volée et celles de la haute ; il fréquenta les Danaé de la place Saint-Georges et effeuilla des roses à la statue de Lédà. Il tint même les boulevards, soupa à la Maison d'or, et chez Bonvalet, après les haltes à l'Alhambra et au Vauxhall. Ils étaient alors toute une bande d'excentriques qui effrayaient les profanes par leurs cheveux endiablés, leurs allures féroces et leurs accoutrements singuliers. — Baudelaire, cependant, qui détestait la mauvaise tenue et le débraillé rapin, accusait déjà quelque noble beauté dans son entente de s'habiller ; son élégance faisait valoir son air très distingué. — Ils tenaient leurs assises aux moulins de Montsouris, et, des barrières de Plaisance, ils descendaient en vainqueurs sur la Capitale. Un grand gailard, à la peau rousse et à la tignasse fauve, Privat d'Anglemont, paraît avoir été le boute-en-train de la bande habituelle de Baudelaire : il invitait les amis à lui offrir le vin d'Anjou sous la tonnelle d'un vide-bouteilles du boulevard Mont-Parnasse ; pour les remercier, il leur récitait ses fameux sonnets rocaille, et les faisait bénéficier de ses relations intimes dans les maisons closes qu'il honorait de son haut patronage : « *Allez-y de ma part, leur disait-il, vous b... à l'œil sur mon ardoise.* » Les jours de grande liesse, quand il recevait des sommes, son plaisir était de recueillir toutes les miséreuses prostituées, toutes les filles abandonnées ; il les attablait chez le rôtisseur jusqu'à ce que ses escarcelles fussent vides, et on s'aimait, à la diable, sans plus de malice, alors que l'hypocrisie bourgeoise accroissait l'attentat aux mœurs de 34 0/0.

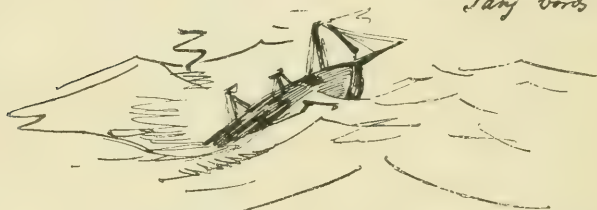
Cette vie folle, dont il se dégoûta vite, la curiosité assouvie, Baudelaire la mena quelques années, jusqu'en 1842. Et c'est certainement dans ce dévergondage qu'il faut chercher les raisons qui décidèrent

sa famille à l'embarquer sur un navire en partance pour les Indes. Baudelaire aussi avait contracté de nombreuses dettes, tant pour sa manie des bibelots et des livres rares que pour l'entretien de sa toilette et les dépenses des restaurants ; le conseil de famille s'inquiéta à juste titre de cette course au plaisir. Mme Aupick voyait avec peine les liaisons

~~Baigneront-~~

~~Bien en vain ma raison réclamait son corps ;
Le délire, en jouant, déroute ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, comme un navire
Sans mats, sur une mer noire, énorme et sans bords.~~

Bien en vain ma raison voulait prendre la barre,
La tempête en jouant, déroute ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, pauvre gabarre
Sans mats, sur une mer noire, ~~énorme~~ et
sans bords



Sans le secours des songes. Je ferai la bonne chy voy.

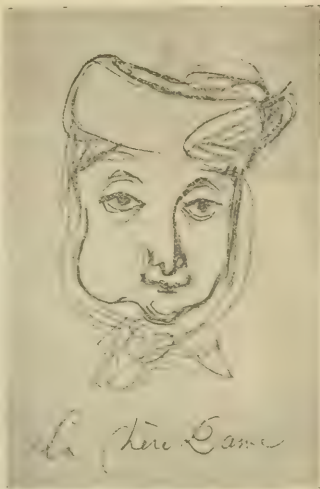
Ch. Baudelaire.

VI. — AUTOGRAPHE ET DESSIN DE BAUDELAIRE.

de son fils et ne voulait pas croire à un travail qui ne portait aucun fruit, ignorant que les cigales ne sont des virtuoses que parce qu'elles sont des prodiges. Enfin, le général Aupick était furieux de la conduite de son beau-fils ; à un dîner officiel qu'il donnait à des amis, il aurait eu des mots violents avec le jeune Baudelaire qui, le saisissant à la gorge, essaya de l'étrangler.

Au mois de mai 1841, Baudelaire fut embarqué à Bordeaux sur un navire marchand. Le général Aupick, qui lui avait fait avancer 5.000 francs par le conseil de famille, pensait ainsi détourner les idées du jeune homme ; il ne lui aurait point déplu, faute de mieux, qu'il s'intéressât au commerce et il le recommanda vivement à cet effet au capitaine marchand, un de ses amis. Baudelaire conçut le plus vif chagrin de cet exil qu'on lui imposait, et, par dépit, plus tard, il parla avec horreur des mauvais traitements que très probablement il n'eut pas à souffrir ; et, peut-être dans le dessein de mystifier ses amis, leur raconta-t-il qu'il fit le trafic des bœufs, pour alimenter les Anglais de l'Inde : ce qui semble invraisemblable, puisque dix mois après son départ, il rentrait en France, de son chef ; la traversée demandait neuf mois ; quelques semaines seulement il eut donc la possibilité d'atterrir à quelque île tropicale. Cette croisière dans les mers indiennes lui procura cette éblouissante vision qui dès lors

ne quittera plus ses prunelles, où elle s'est immuablement, profondément sensibilisée. Le décor enchanté de l'île Maurice et de l'île Bourbon, la gloire du soleil sur la mer violette, la gloire des cités dans le soleil couchant, à Ceylan, et aux bords du Gange, ont apaisé ses tristesses et calmé ses rancunes ; l'eau, le ciel, les parfums, les femmes de là-bas lui ont insufflé une vie nouvelle et une nouvelle énergie. Il a vraiment trouvé sa voie dans l'heureux péché et dans la plus heureuse pénitence ; il n'aspire qu'à décrire ces pays magnifiques avec des mots qui soient des musiques, et des couleurs, et des senteurs. Il a cueilli des croquis, où il a noté les idoles à trompe qu'on salue, les trônes constellés de bijoux lumineux, les palais ouvragés et féériques, les costumes qui font l'ivresse des yeux,



VII. — DESSIN DE BAUDELAIRE

Communiqué par M. Jean-René Aubert.

les jongleurs savants que le serpent caresse, et les femmes, surtout les femmes, qui se teignent les dents et les ongles ; et puis, et puis encore... il rapporte de l'Orient les fleurs exotiques qui exhalent les fièvres et fermentent les imaginations par leurs cauchemars, donnant l'illusion des paradis perdus, chaleur, beauté, lumière ; il n'aura plus qu'à les lier en gerbe à ces fleurs de chlorose malsaine qu'il cueillera au jardin de ses amours et de ses ennuis, sous les brouillards de Paris.

Dès son retour, en février 1842, il se met courageusement à l'œuvre et il inaugure cette période de travail fécond et productif qui aboutit à l'apparition, en 1857, de son recueil de poésies : *Les Fleurs du Mal*. Au mois d'avril, à sa majorité, on lui rend ses comptes, Les biens de François Baudelaire sont partagés entre ses deux enfants : Claude Alphonse garde les terrains et les immeubles ; Charles reçoit un capital de 75.000 francs. Il se meuble un rez-de-chaussée au quai de Béthune dans l'île Saint-Louis, et s'isole dans le travail et la méditation. Il s'y ennuit. Quelques mois, il s'en va habiter rue Vanau. Puis, il revient quai d'Anjou où il essaie une installation définitive ; dans les combles de l'hôtel Pimodan, il entasse des meubles gigantesques, somptueux ; des toiles de Bassan le ravissent en extase. C'est une vie heureuse entre l'étude et l'amitié. Le matin il travaille ; quelque temps, il suit, en élève libre, les cours de l'Ecole des Chartes ; il reprend sa culture interrompue par les contingences, même il recommence ses études de collège. Il devient un excellent latiniste et il étudie de préférence les décadents de la littérature latine, Pétrone et Juvénal ; il lit Saint-Augustin et Tertullien : il expérimente le latin liturgique, pour en composer une hymne d'amour à l'intention d'une modiste érudite et dévote ; il se perfectionne dans la langue anglaise qu'il sait déjà parfaitement, sa mère lui en a appris l'accent, et le voyage aux Indes l'a rendu familier de la littérature anglaise ; il a lu Shelley et admiré le génie salamandrin de Byron ; Maturin, Lewis, Mathews, il aime leur côté satanique ; il pratique Thomas de Quincey et les histoires d'Edgar Poe sont ses livres de chevet. Des prurits le démangent de tout savoir, de tout connaître, la curiosité le tourmente et le roule ; les 45 volumes de Balzac, qui ont distrait sa traversée, lui cavalcadent par la tête ; peut-être rêve-t-il d'écrire quelque tragédie humaine ; ses tendances sont byroniennes, il a le dandysme du lord anglais, et communie à toutes ses désespérances. L'ambition le torture d'instituer une auréole à son nom, comme Balzac, comme Byron. Les velléités d'écrire, imprécises avant le départ, se sont

aujourd'hui transformées en une volonté tenace. Le printemps de 1842 date le vrai printemps de sa vocation littéraire ; jusqu'au Salon de 1845, première manifestation de sa vitalité, les jours, les nuits souvent, sont autant de veillées d'armes dans les temples grecs et les jardins des courtisanes, à Rome sur le Forum et dans les cirques, dans les églises de la doctrine du prophète de Bethléem, partout enfin où de la Beauté veut de l'adoration ; surtout il se complait au carrefour de toutes les séductions artistiques et littéraires du monde antique, resuscitées par une nouvelle inspiration : la Renaissance l'enchanté, il en fait sa patrie d'élection.

Malgré tous ces efforts d'un savoir littéraire et d'une culture esthétique, d'une façon suivie, continue, quelque fatalité s'agite en lui et le mène, d'une impulsive force, irrésistiblement ; quelque Dieu malin habite son intelligence et dirige sa volonté : Baudelaire ne songe qu'à l'Amour, Baudelaire ne vit que pour l'Amour. Dans son imagination hyperesthésiée par le surmenage intellectuel, toutes les religions se sont évanouies : la Beauté antique n'est plus belle, la parole évangélique n'est plus vraie, seul l'Amour reste la Consolation, l'Espérance et la Beauté. De cette nouvelle religion, que rêvent chimériquement toutes les sensibilités de la vingtième année, il veut instituer les rites, il veut dicter les commandements, il s'ordonne d'en prescrire l'Évangile. Il aspire à ce sacerdoce et il ne faudra point s'étonner que quelque jour il se rase de court, ainsi qu'un prêtre au menton bleu. N'a-t-il point dit, au sortir du collège : « *Il n'y a de grand parmi les hommes que le poète, le prêtre et le soldat.* »

Sérieusement, Baudelaire pense écrire « *de l'Amour* ». Voici, sur sa table, soigneusement collationnées, les éditions du livre impertinent de M. de Stendhal : *De l'Amour*, et aussi, en copie manuscrite, annotée, le chapitre, inédit, du Fiasco ; voici la *Physiologie du Mariage*, de Balzac ; voici l'*Amour*, de Michelet, et voici l'indigeste Proudhon. Il annote les uns et commente les autres, il jette des plans, des croquis, il essaie une mécanique d'amour, en formules simples, en maximes brèves : un petit catéchisme de morale pratique à l'usage des amoureux et des chercheurs de sensations.

Baudelaire cependant imagine plus l'Amour qu'il ne le connaît vraiment. Ainsi que beaucoup de gens de lettres et d'artistes, il incline à cette époque à juger des femmes par les salons du monde entre-tenu et les nuits insensées des boudoirs vespasiens lui tissent une voile d'illusions qu'il aura bien du mal à défaufiler plus tard, quand la maturité et la réflexion, fortifiées par la misère et la maladie, lui

permettront de mieux comprendre la Femme et de ne point conclure sur les femmes en général ce qu'il convient de décider quant aux filles en particulier. C'est le point le plus intéressant à retenir de cette



VIII. — BAUDELAIRE en 1844, d'après le tableau de De Roy.

Communique par M. A. Lemerre.

période enfiévrée où Baudelaire fit son apprentissage de la vie et de l'amour. Cette Jeanne Duval, dont à raison on ne veut séparer le nom de celui de son poétique amant, ne fut point exclusivement, ainsi qu'on l'affirme trop gratuitement, LA maîtresse de Baudelaire; même

jamais il ne se donna à elle, s'il est vrai qu'en l'amour la communion des chairs, sans l'intime communion des âmes, ne soit qu'un mensonge pour endormir la douleur humaine. Jeanne Duval ne régna sur les sens et sur l'imagination de Baudelaire que par l'incantation



IX. — BAUDELAIRE, gravé par Nargeot.

Communique par MM. Calmann-Lévy.

de sa volupté pénétrante et le charme magique de son étrangeté. Par la force de l'habitude, elle fut la maîtresse de sa vie ; pas un seul instant, en dépit que lui-même l'ait cru, elle n'occupa la moindre place dans son cœur. Elle est la Fleur du Mal, oui ; l'Amour de Baudelaire, assurément non.

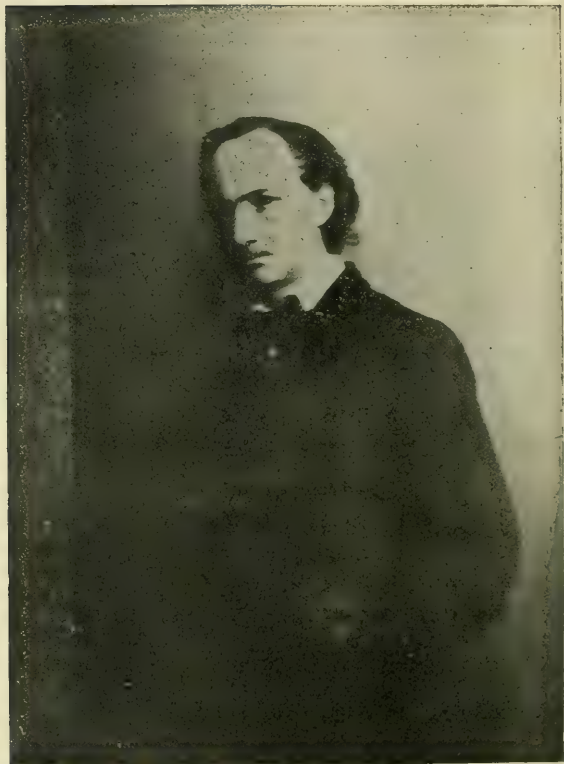
Il la rencontra vers la vingtième année. Tarifée du trottoir, figu-

rante de café-chantant, valetaille exotique : impossible de le préciser. Baudelaire s'en éprit soudainement, au point de lui sacrifier une juive de la rue Saint-Antoine, Sarah-Louchette, encore une gueuse, pour laquelle il paraissait avoir quelque attachement. *Vingt ans, la gorge déjà basse et les seins tombés, elle est chaux et porte perruque ; elle touche de son œil juif et cerné. Un soir d'hiver, la faim a relevé ses jupons en plein air ; elle a vendu son âme pour avoir des souliers ; elle a trainé les ruisseaux, et mordu le pain de l'hôpital. Elle s'essouffle au plaisir. Pour elle, et d'elle, tant d'amants sont défunts que, les nuits d'insomnie, ses yeux inquiets en voient défler les fantômes. Cette bohème-là, c'est son tout, sa richesse, sa perle, son bijou, sa reine, sa duchesse ; celle qui l'a bercé dans son giron vainqueur, et qui dans ses deux mains a réchauffé son cœur.* D'abord, Jeanne fut cruelle, et coquette ; et, en attendant de baiser son noble corps, Baudelaire dut retourner à « l'affreuse juive ». Près de celle qu'il n'aime plus, il songe à celle dont son désir se prive ; il se représente sa majesté native, son regard vigoureux et tout de grâce, le casque parfumé de ses cheveux ; il n'aspire qu'à la ferveur de caresser ses pieds frais et ses tresses noires. Surtout, il voudrait obscurcir la splendeur de ses froides prunelles, par quelque larme, quelque soir. Sans doute en prolongeant cette cour, la belle ténébreuse avait résolu de mieux s'attacher le jeune homme ; elle y réussit en tous cas. puisque plus elle le fuyait, plus il l'aimait et plus il chérissait cette froideur par où elle lui apparaissait plus belle ; puisque dès lors leurs existences se confondirent si bien qu'au milieu des plus angoissantes préoccupations, Baudelaire ne cessa d'assurer la vie de sa compagne d'amour, avant de penser à s'assurer la sienne.

La fille de Saint-Domingue n'empruntait sa beauté qu'à l'image poétique dont Baudelaire se plaisait à l'auréoler, dans son triste cœur. Les familiers du quai de Béthune, qui n'en étaient pas amoureux, confessaient qu'elle n'avait ni talent, ni esprit, ni cœur, rien enfin qui justifiait la passion exclusive qui s'empara de Baudelaire à cette époque. Près de la cheminée, elle demeurait blottie dans un fauteuil bas et y restait silencieuse, cependant que les apprentis de lettres dissertaient des théories et jonglaient aux paradoxes. Baudelaire improvisant lui dictait les vers qu'elle retenait, que peut-être elle recopiait. Il s'amusait parfois, en marge des manuscrits, à dessiner avec une allumette noircie ou une estompe, sa chevelure crépélée, ses seins déliquescents et ses larges hanches qui roulaient

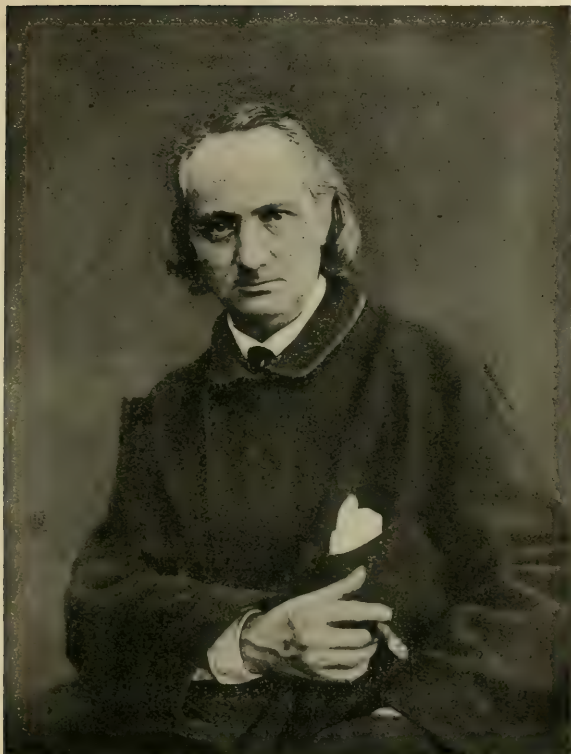
sur des cuisses évasées, ses deux grands yeux noirs, insensibles, indifférents, deux bijoux froids où rien ne se révèle ni de doux, ni d'amer. La passion des liqueurs fortes, la méchanceté sournoise des races de couleur, des infidélités quotidiennes en des crises d'hystérie bestiale, autant de raisons qui, loin de détourner Baudelaire d'une liaison fan-geuse, fortifièrent son penchant pour la Vénus noire. Elle est l'ornement de ses nuits, il l'adore à l'égal de la voûte nocturne. Elle est le vase de tristesse où il boit toute la douleur humaine, devant l'impuissance de jamais atteindre les immensités bleues du Rêve. Elle est savante pour le mal : ses yeux, illuminés ainsi que des boutiques d'incendies qui ne s'éteignent jamais, le brûlent jusqu'aux dernières moelles, d'une brûlure sans cesse avivée ; car, femme impure et mégère libertine, elle mettrait l'univers dans sa ruelle : *Etre le Styx pour l'embrasser neuf fois !* Elle est la Reine des péchés : pour l'ouragan de cette volupté, pour l'élixir de sa bouche, goulue, insatiable, pour les deux grands yeux noirs de l'enfant des noirs minuits, il abandonne tout, il sacrifie tout, famille, avenir, amis, lui-même ; il s'enlise jouisseusement dans cette débauche, il s'y donne à pleines lèvres, pour peut-être le sadisme de remâcher son dégoût immense de cette sublime ignominie. Même il renoncerait sa vocation d'écrire des proses légères et ailées, et de ciseler si finement des vers si vigoureux, si martelés ; et cependant les admirateurs de Baudelaire ont voulu voir en Jeanne Duval la Muse qui servit à pétrir le génie du Maître ; lui-même se l'avouait : elle était son inspiratrice.

L'inspiration de la mulâtresse existe bien en effet, mais ce n'est qu'une inspiration indirecte, lointaine. Jeanne Duval lui était le miroir extérieur où se profilaient, en plus de beauté et plus de relief, tous les revenants de sa jeunesse. Il l'aimait de lui faire ressouvenir des pays parfumés que le soleil caresse, et de l'invraisemblable décor des tropiques brûlants, de Benarès et du Gange. Tout l'attachement qu'il lui montra avec tant de fidélité, n'était que la traduction de sa reconnaissance, pour ce qu'elle lui rendait vivante la vision de ces rivages heureux et de ces îles singulières qu'il avait chéris jusqu'à la possession, jusqu'à la défaillance. Par le seul fait de cette association d'idées, et par l'intensité de son désir, imaginatif et créateur, qui lui ressuscitait les contrées entrevues et lui éternisait ses jeunes impressions, il accentua une accoutumance de laquelle il ne put jamais se déprendre... *Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, quand je mords tes tresses lourdes et noires, il me semble que je mange des souvenirs...* L'embrassant, il s'embrassait lui-même, et sa jeunesse. Il voulait



X. — BAUDELAIRE.

Communiqué par M. Jean-René Aubert.



XI. — BAUDELAIRE.

Communique par M. Jean-René Aubert.

respirer en elle tous les parfums de là-bas — Benjoin, Encens, Oliban, Myrrhe — qui avaient grisé ses narines, et qu'il retrouvait, endormis — Musc et Havane — dans sa chevelure moutonnante... *Laisse-moi respirer longtemps, longtemps l'odeur, de tes cheveux, y plonger tout mon visage...* Il l'aimait d'être si indolemment paresseuse, il revoyait les palmiers d'où pleut sur les yeux la caresse ; et son nonchaloir lui rappelait la langoureuse Asie et la brûlante Afrique. Elle était l'oasis où rêver, à l'abri des grandes sécheresses. Elle était la gourde où humer à longs traits le vin des souvenirs. Et son sein chaleureux, c'était le frémissement de l'éternelle chaleur des cieux en feu, sous l'ardeur monotone du soleil d'Orient. Il l'aimait pour ses yeux polis faits de minéraux charmants, où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique. Pour le miroitement de sa peau huileuse qui vacille comme les étoiles, il eût perdu l'humanité et trahi les Dieux. Le martyr n'aurait point été au-dessus de ses forces, si de ce prix il avait dû payer les nuits de caresse et de morsure, les baisers diaboliques, infinis, pâmés. Il aimait J. Duval parce qu'elle lui était la représentation plastique des pays délicieux où son âme était restée captive, à jamais ; Jeanne Duval, c'était lui-même, en autrui, avec toutes les séductions de la Femme, par suggestion, et toutes les illusions de la Poésie et du souvenir.

Il aimait aussi dans Jeanne Duval une autre femme qu'il avait connue dans la traversée. La dame créole aux charmes ignorés qui marchait, grande et svelte, comme une chasseresse, sous les dais de palmiers, avait soumis son enthousiasme curieux. Et il gardait d'elle un souvenir durable ; ses airs maniérés et nobles, son teint pâle et chaud, lui inspirèrent ses premiers vers et elle lui fut la source des mille sonnets qui germèrent dans son cœur. Il eût voulu l'amener au vrai pays de gloire, sur les bords de la Seine ou de la verte Loire ; il jugeait sa beauté digne d'orner les vieux manoirs de France. Il aimait encore dans Jeanne Duval une fille du Malabar qu'il avait hésité à emmener avec lui en France. *Elle a des yeux de velours plus noirs que sa chair ; ses pieds sont aussi fins que ses mains et sa large hanche est charitable aux fatigues. Dès que le matin fait chanter les platanes, et tout le jour, doucement sur une natte, son corps vêtu de mousselines frêles, jusqu'au soir d'écarlate, elle fredonne tout bas des airs inconnus, et ses rêves flottants sont pleins de colibris.* Comme il se félicite, maintenant, de ne pas lui avoir imposé nos sales brouillards et d'avoir laissé l'heureuse enfant, sous ses chers tamarins, aux pays chauds et bleus où Dieu la fit naître ; elle eût dû emprisonner ses flanes dans la brutalité d'un corset et glaner son souper dans nos

fanges. Il aimait enfin dans Jeanne Duval l'image de la belle Dorotheë, une coquette des tropiques qui moulait sa taille longue et sa gorge pointue dans une robe collante de soie rose... *le poids de son énorme chevelure presque bleue, l'ombrelle rouge fardant sa peau ténébreuse, sa jambe luisante et superbe...* et demandait aux officiers si les belles dames de Paris étaient toutes plus belles qu'elle. Elle s'avancait, harmonieusement, heureuse de vivre, et souriant d'un blanc sourire, comme si elle apercevait au loin dans l'espace un miroir reflétant sa démarche et sa beauté... Et souvent, Baudelaire s'évade de la liaison qui l'obsède ; il revoit la case sacrée où cette fille très parée évente ses seins en écoutant pleurer les sanglots des bassins ; et il se caresse à sa peau délicate frottée d'huile odorante. Des fleurs se pâment dans un coin... *Les images, les images* toujours, la primitive, l'exclusive passion de Baudelaire.

Il a plus de souvenirs que s'il avait mille ans. Dans l'océan de la chevelure de la Bien-Aimée, il retrouve toute l'hémisphère de sa vie idéale, de cette existence monotone et langoureuse qu'il rêve toujours, toujours, plus la réalité lui est mauvaise. Le spleen, l'idéal. Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne, il respire l'odeur de son sein chaleureux, parfumé, son âme inquiète appareille pour les climats enchanteurs, et il songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble, aimer à loisir, aimer et mourir, au pays qui lui ressemble... *Au bord de la mer, une belle case en bois, enveloppée de tous ces arbres bizarres et luisants, dont j'ai oublié les noms... dans l'atmosphère, une odeur enivrante, indéfinissable... dans la case, un puissant parfum de rose et de musc... plus loin, derrière notre petit domaine, des bouts de mâts balancés par la houle... autour de nous, au-delà de la chambre éclairée d'une lumière rose tamisée par les stores, décorée de nattes fraîches et de fleurs capiteuses, avec de rares sièges d'un rococo portugais, d'un bois lourd et ténébreux (où elle reposerait si calme, si bien érentée, fumant le tabac légèrement opiacé)... au-delà de la varangue, le tapage des oiseaux, ivres de lumière et le jacassement des petites négresses... et la nuit, pour servir d'accompagnement à mes songes, le chant plaintif des arbres à musique, des mélancoliques filaos... Oui, en vérité, c'est bien là le décor que je cherchais... C'est là qu'il faudrait demeurer pour cultiver le rêve de ma vie. Et y posséder sa chère vie. LA, TOUT N'EST QU'ORDRE ET BEAUTÉ, LUXE, CALME ET VOLUPTÉ...* Et sur ce thème favori, Baudelaire brode les variations les plus vagabondes ; il écrit l'*Invitation au voyage*.

pour l'offrir à la femme-aimée, à la sœur d'élection ; il l'écrit sur des vers qui s'eurythment en beauté et en harmonie, comme là-bas dans

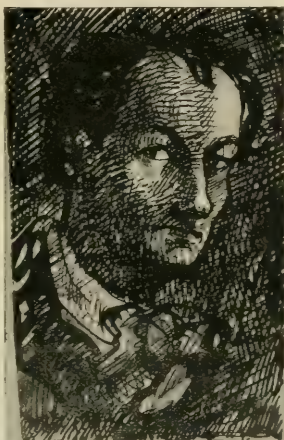


XII. — BAUDELAIRE, dessiné par lui-même.

Communiqué par M. Jean-René Aubert.

le port les formes élancées des navires ; il l'écrira en des proses, par fumées, et aussi douces que le revenez-y de Sumatra, et légères. Jamais sa chaude fantaisie n'a de rêves plus tendrement mélancoliques, jamais ses musiques (*des musiques de Weber, lointaines et apaisantes, un sommeil magnétique*) ne se sont détachées en un murmure plus amoureux. Il trouve même à cette jouissance, désir et regret, tant de délices infinies qu'il aboutit à cette conclusion orientale : *Pourquoi contraindre les corps à changer de place, puisque l'âme voyage si lentement ?*

Alors, il se crée un chez soi où il met toute l'intimité de son âme. Des meubles voluptueux, aux formes alanguies, et des meubles luisants, polis par les ans, des étoffes lamées et de vieilles robes aux discrets parfums d'autrefois, des marbres, des tableaux de maîtres ; sur les murs, nulle abomination artistique ; en de précieuses reliures de Lortic, les quelques rares livres de chevet sur le beau pupitre en marquetterie. Des miroirs de Venise. Tiédeur de la chambre, serre chaude où l'esprit sommeille ; une senteur infinitésimale du choix le plus exquis. L'abondance des fraîcheurs de mousselines aux fenêtres, et les vitres de couleur pour, selon les mouvements de son caprice, enchâsser les variations de ses songeries ; pour ses yeux brûlés par les fièvres de curiosité, la lumière, décolorée, en caresse, discrète. Des divans, profonds comme des tombeaux,



Celui-là fait
à chic, n'est
bon pour
la grimace
paj, la
pate est
bonne.
— Vsp
Cariou
de hachures.
C'est en
l'effort avec
tes bon de
la chausse
clausy.

XIII. — BAUDELAIRE
dessiné par lui-même.

Communication par M. Jean-René Aubert.

certain lit de chêne brun, sans pieds ni colonnes, sorte de cercueil sculpté.



XIV. — BAUDELAIRE dessiné par lui-même.

Communique par M. Jean-René Aubert.

Et d'étranges fleurs sur des étagères. Une chambre vraiment spirituelle, où l'atmosphère se teinte de rose et de bleu mystique. Il s'illusionne aux apparences de quelques semaines tranquilles ; il croit définitivement avoir trouvé le charme du foyer. Elle est si gracieuse, si maîtresse, avec ses vêtements ondoyants et nacrés ; même quand elle marche, on croirait qu'elle danse : sa tête d'enfant se balance avec la mollesse d'un jeune éléphant ; son corps se penche et s'allonge comme un fin vaisseau qui roule bord sur bord.

Au crépuscule, quand les douleurs s'aigrissent et que la peur vient aux sensitifs de la solitude et du soir, la soupe parfumée attend Baudelaire, au coin du feu ; et la bien-aimée, en kimono de satin jaune, lui offre amoureusement, à cette heure, ses seins qui remplissent ses bras ouverts. Un beau chat se promène, sous les lampes, et aussi le parfum de sa fourrure blonde et brune ; sa voix mystérieuse endort les plus cruels maux et contient toutes les extases : ses prunelles pâles, vivantes opales. Ne pas connaître cette douceur, c'est n'avoir jamais vécu. Et il veut cette douceur, il veut cette vie ; de toutes ses forces, il s'arrache à ces mensonges : *Qu'importe la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis... et ce que je suis !..*

Et tout son nouvel espoir, ses rêves d'art et ses rêves d'amour, il se les précise dans l'eurythmie des vers qu'il lui plaît, tendrement, d'écrire entre deux caresses de sa noire maîtresse. Les après-midi, quand viennent les amis et les camarades, volontiers, tout de même après s'être un peu fait prier, il s'accoude à la cheminée et il dit ses vers ; plutôt il les psalmodie, quelque grain d'encens est en lui, de la même voix monotone, mais prenante, mais ensorceleuse par sa tonalité égale, des moines officiant lentement, à l'ombre des verrières mystérieuses. Il dit *la Malabaraise* et il dit *l'affreuse Juive*, ses deux plus anciennes pièces, il dit *l'Albatros* qu'il a conçu pendant la traversée ; il dit tous les cantiques à la gloire de Jeanne Duval, celui qu'il a écrit au lendemain de sa connaissance, quand elle le fuyait et jouait les coquetteries : *Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne* ; celui qu'il a écrit, par dépit de ces coquetteries : *Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive*.

Aussi dans ses vers, il engourdit sa douleur et son angoisse infinie. Déjà l'on sent qu'il prend conscience de son mal, le mal de rêver et le mal d'aimer ; qu'il souffre de ne pas connaître l'insouciance de la sainte jeunesse, à l'air simple, à l'œil clair, cette insouciance qui répand sur tout ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs.



XV. — L'ORTRAIT DE JEANNE DUVAL
dessiné par Baudelaire

Commencé par M. Jean-René Aubert.



XVI. — HOMMAGE A GUYS

Dessin de *Baudelaire*

Commencé par M. Jean-Ren. Aubert

Il y a déjà quelque chose de pourri vers le royaume de son cœur. Pourtant il souhaiterait que le sang chrétien de sa muse malade coulât à flots rythmiques dans son sein, pour rajeunir sa jeunesse ravagée par l'orage ; il demande à trouver une vigueur nouvelle dans quelque mystique aliment. Il touche à l'automne des idées ; l'eau dans son jardin creuse des trous grands comme des tombeaux : ses yeux creux sont maintenant peuplés de visions nocturnes : il écrit *La Charogne*. Son ange, sa passion, l'étoile de ses yeux, la vermine la mangera de baisers, les mouches bourdonneront sur son ventre putride, le soleil rayonnera sur sa pourriture infâme. Puis, ayant enfin calmé sa douleur malsaine dans ces stances, il revient à sa vie spirituelle : si ses amours sont décomposées, encore il en a gardé la forme et l'essence divine. Et ce sont ainsi des alternatives d'espoir et de découragement, qui harcèlent sa jeunesse ; il les traduit en des vers souples et tristes. Dès 1845, le manuscrit des *Fleurs du mal* est à peu près terminé ; il n'y faudra que quelques retouches ; Baudelaire qui improvise si aisément s'attarde à tant de minutie ensuite pour affiner, pour ciseler, pour donner sa marque artiste.

Sa vie est capricieuse, comme son esprit et comme son cœur ; des bouderies sans cause l'écartent de ses amis des semaines entières où il se cloître en de l'étude et du recueillement ; et des semaines entières, il ne les quitte plus, vagabondant avec eux par les rues du Quartier latin ; il dine chez Duval, le marchand de vins de la place de l'Odéon, il dine à la Tour d'Argent. Le soir et les nuits, il s'oublie dans les restaurants, les casinos et les cafés-chantants. Il est alors très gai, très gai. Et il a du succès.

Son élégance fait valoir son air distingué et il apporte quelque noble beauté dans son entente de s'habiller ; comme il hait le mauvais goût, il hait la mauvaise tenue. A la mode anglaise de 1842, sur un gilet de casimir noir, assez montant, s'ouvre l'habit noir, très ample, les basques seules ajustées ; le pantalon en drap fin s'évase aisément sur des escarpins vernis ou sur des souliers blancs, selon la saison ; il noue à son cou une cravate noire, et il en dispose avec sens les bouts très larges. Des gants. Du linge discrètement parfumé, et si blanc. Le chapeau, haut de forme. C'est un dandy qui, par cette recherche de toilette, toute en simplicité, s'affirme à soi-même la supériorité aristocratique de son esprit. Cultiver l'idée du beau dans sa personne, satisfaire ses passions, sentir et penser, voilà ce qu'il entend par dandysme ; surtout il se plaît à l'orgueil d'étonner et de ne jamais être étonné, d'où cet air froid qui traduit pour le vulgaire

son inébranlable résolution de ne pas être ému, en façade du moins. Nul mieux que lui, en ces époques de démocratie naissante, ne sut mêler cet esprit de politesse, et cette courtoisie galante, derniers souvenirs d'une noblesse chancelante et avilie, que lui avait légués son père ; et cette correction hautaine, imposante, que la tradition impose aux héritiers de Sheridan, de Brummel et de Byron. Et, quand il dut bientôt, par économie forcée, modifier cette tenue de « l'habit », il conserva toutefois le même cachet d'élégance et de distinction. Sortait-il le matin par les rues désertes de l'île Saint-Louis, il mettait une blouse bleue de paysan, raide et empesée, et le pantalon noir dont il enserrait les pieds dans des souliers à la Molière, reluisants, miroitants ; tête nue, et des gants ; le tout d'une propreté minutieuse, et toujours la blancheur du linge frais. L'hiver, un paletot court, et au cou un large foulard jaune et rouge, aux dessins éclatants.

Son travail est encore plus capricieux. Il s'épuise en inspiration et en enthousiasme. A force d'admirer le beau, il devient incapable de l'exprimer et ce qu'il SENT si profondément, il se figure l'avoir rendu. Il écrit tout dans sa tête ; quand il essaie de fixer sa pensée sur le papier, impossible ; et c'est ainsi qu'il faut comprendre sa difficulté de travail : il improvise avec une horrible rapidité, il écrit virtuellement des pages et des pages, devant la table il est muet ; alors, il a besoin de causer, alors il veut de la vie autour de lui. Et comme son intérieur est sans cesse inquiété par les sollicitations et les menaces des créanciers, et que déjà il ne peut plus, par instants, vivre avec sa mulâtresse, il demande l'hospitalité à ses amis. Il achète du papier et des plumes chez un épicier, en chemin : il monte chez Nadar, ou chez Lespès, ou chez Dupont, leur dit sa fièvre de travail, se prépare à tout abattre, se frotte les mains : « *Sacré Saint-Ciboire !* », cause, et s'en retourne dîner ; il rencontre des amis au café et ne rentre que pour se coucher. Il reste ainsi un ou deux jours en villégiature, pour travaux forcés, et il lui arrive même de camper six semaines sur le canapé d'un ami. Cependant les articles promis ne sont pas écrits : et Baudelaire manque les rendez-vous aux rédactions des journaux et des revues. Il prend ainsi malheureusement des habitudes fâcheuses qui lui seront la cause de nombreux malentendus et de nombreuses déceptions. Victor Hugo lui conseillait à raison de s'installer à la campagne et là de s'astreindre à un travail régulier, méthodique. Essayait-il peut-être le remède en quelque blanche maison, voisine de la ville, et connut-il la paix des bos-

quets où les Pomone de plâtre et la vieille Vénus cachent leurs membres nus ; et le Soleil, le soir, qui contemple les diners longs et silencieux, et répand largement ses beaux reflets de cierge sur la



XVII. — DESSIN DE BAUDELAIRE

Communiqué par M. Jean-René Aubert.

nappe frugale et les rideaux de serge. En vain : Baudelaire était trop amoureux de son cher Paris. Il revint à ses douces flâneries de la ville.

Le résultat de ces caprices fut que son apprentissage de lettres lui coûta une partie de sa petite fortune ; même, pour subvenir aux

besoins de sa maîtresse dépensière, et pour satisfaire ses fantaisies artistes, il contracta de lourdes dettes. Au reçu de 4,000 francs, il signa 15,000 francs d'effets ; et cette imposition greva toute son éco-



XVIII. — CHAMPFLEURY

*Dessin de Baudelaire**Communiqué par M. Maurice Tourneux.*

nomie financière jusqu'à sa mort. En septembre 1844, sa famille, s'inquiétant de cette course au plaisir et à la misère, le pourvut d'un conseil judiciaire. Ce qui lui restait fut remis à la sauvegarde de M. Ancelle, notaire à Neuilly, en qui heureusement il trouva la

bienveillance de l'amitié la plus dévouée. Baudelaire, incapable désormais de faire des emprunts, réduit à une très maigre pension mensuelle, résolut de produire beaucoup, pour gagner beaucoup et pour dépenser beaucoup. Il comprit la nécessité d'une autre veine littéraire. Il fréquentait alors, en 1844, des peintres et des critiques d'art qui se réunissaient chez son voisin de l'hôtel Pimodan, Fernand Boissard, un curieux de peinture, de poésie et de musique, un dilettante plutôt qu'un artiste. Dans le magnifique salon Louis XIV, des jeunes femmes, célèbres par leur beauté ou leur talent, apportaient leurs sourires et leurs grâces : on faisait de la musique, Bach et Beethoven, Meyerbeer et Mendelssohn ; surtout on causait, et c'étaient des conversations charmantes. Baudelaire s'y distingua ; il mesurait ses phrases, n'employait que des termes élégants et choisis ; il avait dans la voix des italiques et des majuscules initiales ; on l'écoutait, comme un charmeur ; des gestes lents, rares, sobres ; l'index contre la tempe, à l'imitation de Lawrence Sterne.

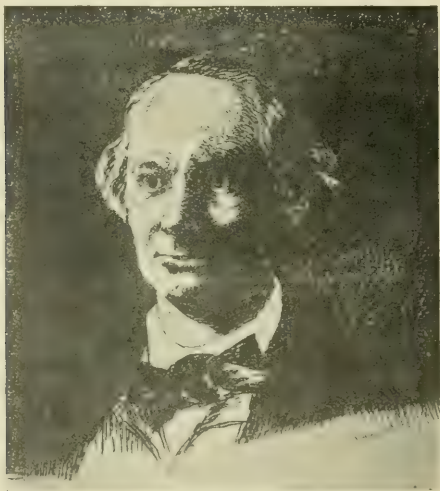
Boissard décrivait de la critique d'art ; sans en souffler mot à ses amis Baudelaire se prépara à écrire de la critique d'art. Aussi bien y avait-il naturellement quelque disposition : ses curiosités esthétiques dataient de son enfance : Ramey, les deux Naigeon, l'intérieur de son père, un atelier et un musée, les images, distraction de sa solitude, avaient imprimé en son esprit des formes et des couleurs. La traversée des Indes exaspéra sa sensibilité visuelle, maladivement. Au retour, son ami de Roy acheva de développer son goût de la plastique ; avec lui, il étudia la technique et comment se compose une palette. Fréquemment, il visitait le Louvre où il aimait à revoir sans cesse l'école espagnole ; la couleur vigoureuse et sombre des maîtres le ravissait et lui plaisaient aussi ces scènes de torture et de martyre qui correspondaient à sa recherche de la beauté du mal et du tourmenté ; il retrouvait les mêmes sensations au Musée espagnol. Il visitait aussi le musée Standish, le musée de Versailles, et le musée de Marine. Dans les brasseries du Quartier Latin, au café Tabourey où il rencontre des critiques de valeur, d'expérience du moins, il discutait les doctrines d'art et les principes des écoles. Il furetait sur les quais et chez les marchands d'estampes, et il avait une joie enfantine à y dénicher quelque gravure ou quelque bonne reproduction ; le dessin, plus que la couleur, le séduisait toujours. De 1842 à 1845, il ne s'occupa presque exclusivement que de peinture.

Au printemps de 1845, il signa son *Salon* du nom de ses parents : Baudelaire-Dufays. Un succès de presse : on rappela Diderot, on parla

de Stendhal ; on ne pouvait être plus flatteur. La brochure, il est vrai, se piquait d'une note nouvelle. Baudelaire disait hautement ce que les journaux n'osaient imprimer : les mensonges et les camaraderies effrontées d'une critique naïve et furieuse, *ô critique, ô critiques ! la respectabilité du bourgeois ; c'est par lui du reste que vit l'artiste, et il ne demanderait pas mieux que d'aimer la bonne peinture, s'il y en avait, et que le critique lui montrât ; l'embourgeoisement contradictoire des artistes invertis et pervers, — la nécessité d'un jury de peinture — et l'esprit éclairé et libéralement paternel d'un roi à qui le public et les artistes doivent la jouissance de six musées et de six expositions annuelles de peinture. Il passait ensuite les artistes en revue, suivant l'ordre et l'estime que leur assignait l'estime publique ; et sa méthode de discours consistait simplement à diviser son travail : en tableaux d'histoire et portraits — tableaux de genre et paysages — sculpture, gravure et dessins. Et il concluait que le *Salon*, cette année, ressemblait aux *Salons* précédents, sauf l'arrivée soudaine, éclatante, de William Haussoullier, — la *Fontaine de Jouvence est le tableau unique du Salon de 1845* — et quelques très belles choses de Delacroix, et des Decamps. Après avoir enfin remarqué que tout le monde peignait de mieux en mieux, ce qui était désolant, il souhaitait le vrai peintre qui saurait traduire l'héroïsme de la vie moderne, celui-là qui saurait arracher à la vie actuelle son côté épique, et faire voir et comprendre, avec de la couleur ou du dessin, *combien nous sommes grands et poétiques dans nos cravates et nos bottes vernies*. Son *Salon*, c'était, en un mot, la déclaration de guerre à la peinture, dite classique, et aux arriéristes ; c'était le triomphe de l'art romantique, et de sa conséquence, *le modernisme* ; c'était l'apothéose de Delacroix, le peintre le plus original des temps anciens et des temps modernes, et l'humiliation d'Horace Vernet et de tous *ces messieurs* de l'école d'Ingres. Ainsi, par un coup de tonnerre, non par une agrégation de succès annuels, Baudelaire se fit connaître au grand public ; déjà la jeune génération comptait beaucoup sur lui et escomptait son avenir : cette hardiesse esthétique, formulée en un style d'une concision élégante, rendit son nom célèbre.*

Le *Corsaire-Satan* lui ouvrit ses colonnes ; il y inséra quelques comptes-rendus sur les œuvres littéraires qui venaient de paraître. L'*Artiste* que cette année Arsène Houssaye et des amis avaient entrepris de rajeunir, laissait venir à lui tous les faiseurs de sonnets. Théophile Gautier menait le chœur, Gérard de Nerval, Mürger, Banville ; on y regardait Champfleury comme un profane : il ne com-

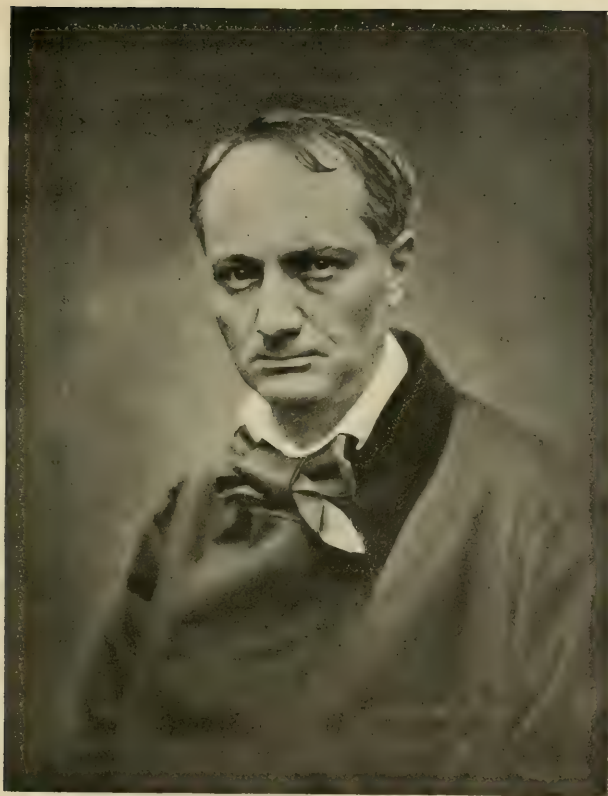
mettait pas de sonnets. Baudelaire y fut largement accueilli ; et la livraison du mois de mai 1845 donna sa première pièce imprimée : *A une dame créole*. Baudelaire se reprit à espérer et travailla avec une nouvelle ardeur ; il sortit beaucoup pour entretenir sa réputation naissante ; on le recherchait du reste, sa compagnie était un honneur, et un plaisir. Il avait alors atteint toute sa force et toute sa



XIX. — PORTRAIT DE BAUDELAIRE, peint et gravé par Manet (1865).

Communiqué par M. A. Lemerre.

beauté ; le portrait d'Emile de Roy fixa cette force et cette beauté : les cheveux ondulés et bouclés, du plus beau noir — le front, d'une éclatante blancheur — sous des paupières orientales, lourdes, les yeux, couleur tabac d'Espagne, caressants et songeurs, spirituels et profonds, trop d'insistance peut-être — le nez fin et délicat, mais arrondi à l'extrême, les narines, gonflées, palpitantes : *Mon âme voltige sur les parfums* — au menton hautain, une fossette vigoureuse encadrée de quelque barbe folle — une bouche voluptueuse et



XX. — BAUDELAIRE, d'après une photographie de *Carjat*.

Communique par M. Jules Baschet.

ironique, des dents très blanches, une légère moustache — le cou d'une élégance et d'une blancheur féminine — un visage réellement divin en sa pâleur chaude et brune — les mains, *celles d'une petite maîtresse* lavées, écurées, les doigts effilés, artistes. Ce fut son heure de beauté suprême et d'épanouissement parfait.

L'année 1846 marque une année laborieuse. Au *Corsaire-Satan*, il publie une étude sur les œuvres de l'Ecole française, exposées au Musée classique du Bazar Bonne-Nouvelle ; il s'y plaint, amèrement, que l'école soit représentée exclusivement au catalogue par dix tableaux de David et onze de Ingres, et par les élèves de ces deux maîtres, quand Delacroix, le chef de la nouvelle école, n'est pas même associé à cette fête artistique ; il combat encore cette idée fausse : que le bourgeois est l'ennemi de toute chose grande et belle ; *il est une chose mille fois plus dangereuse que le bourgeois, c'est l'artiste bourgeois qui a été créé pour s'interposer entre le public et le génie, il les cache l'un à l'autre*. Il publie ensuite, toujours au *Corsaire-Satan*, une critique du *Prométhée enchaîné*, de Louis de Senneville ; Louis de Senneville, son ami, c'est Louis Ménard, l'helléniste enragé, peintre de paysages, poète, alchimiste, mystagogue et chasseur de serpents, le fameux locataire du grenier de la place de la Sorbonne... *deux petites chambres, au cinquième, avec balcon. Des bustes, des statuettes, des ébauches, des bas-reliefs cloués aux murailles ou traînant sur chaque meuble. Des fourneaux, des matras, des tubes en trombone, des fioles inquiétantes, pleines d'or et de diamants en préparation. Puis, la célèbre armoire, nauséabonde, quoique citrée, où grouillaient dans l'alcool, sous de formidables étiquettes, les batraciens invraisemblables, les lézards géants et les vipères de choix, assassinés à Fontainebleau...* où Baudelaire fréquentait, assidûment ; et où il se montrait plus lui-même qu'à l'hôtel Pimodan, fou de vieux sonnets, Villon et Ronsard, et de jeunes peintures, de Roy et Delacroix, raffiné, paradoxal, bohème et dandy, dandy surtout, et grand théoricien d'élégance. Il débute dans la littérature d'imagination par *Le Jeune Enchanteur*, qui paraît à l'*Esprit public*, et a les honneurs d'une reproduction au *Magasin littéraire* : c'est, en allégorie, l'histoire de ses illusions adolescentes et de ses jeunes déceptions ; il y dit sa neuve sentimentalité, *musiques, lumières, étoiles*, qui se teinte de mélancolie, par les clartés de lune sur le Parthénon, au souvenir d'une danseuse du temple d'Ephèse ; symboles ; c'est surtout, sous les dialogues à l'antique, toujours la même recherche de la beauté essentielle, et l'attente, enfiévrée, de l'heure

favorable aux baisers ; c'est de quelque philosophie sceptique et aimable : vivre et se laisser faire, pour jouir du bonheur. C'est jeune, non sans adresse ; mais d'un lyrisme ému, vibrant ; de la poésie, en transcription. L'Hymne à Minerve n'est pas la Prière sur l'Acropole.

Baudelaire a quelque difficulté à la nouvelle, en dépit qu'il conte à souhait, et que déjà il s'affirme maître de sa langue ; et le roman, parce que dialogue, lui restera toujours ingrat. Baudelaire n'entend pas ; Baudelaire voit. Il voit l'Amour, il ne voit que l'Amour, et en extase, ces années de printemps. Sur le mode d'ironie légère, il reprend son projet d'écrire « de l'Amour ». Au mois de mars 1846, il donne au *Corsaire-Satan* un *Choix de maximes consolantes sur l'amour* ; paradoxales, clownesques et sautillantes, elles notent bien le Baudelaire qui, toute sa vie et à maintes occasions, préférera la laideur et la bêtise des femmes, avant de conclure que décidément toutes elles sont laides, par quelque côté, et bêtes, toujours ; en exemple, il cite la bien-aimée *sous l'affreuse croûte de la petite vérole*, et il analyse la bêtise qui leur met aux yeux la limpidité morne et le calme huileux des mers tropicales. Toutefois, il sème ses variations de délicieux aperçus : *La beauté est surtout la PROMESSE du bonheur. Il faut que l'amour soit l'amour, naïvement. Ne jamais se monter des coups. Gardez-vous de la lune, et des étoiles. Mais aimez bien, vigoureusement, crânement, orientalement, férocement. Toute femme est un morceau de la femme essentielle. L'amour est la seule chose qui vaille la peine de tourner un sonnet et de mettre du linge fin. Les Conseils aux jeunes littérateurs* ne sont qu'un impromptu ; encore y revient-il, complaisamment, sur la question des maîtresses : *Pour les littérateurs, âmes libres et fières, esprits fatigués, qui ont toujours besoin de se reposer leur septième jour, deux classes de femmes possibles : les filles ou les femmes bêtes, l'amour ou le pot au feu. — Frères, est-il besoin d'en expliquer les raisons ? Et ces deux ébauches d'un traité d'amour, il annonce qu'il les continuera, et qu'il écrira, quelque jour, Le Catéchisme de la Femme aimée, où il accomplira l'énorme tâche de donner tous les signes physiognomoniques des femmes qui conviennent éternellement à tel ou tel homme.*



XXI. — LA FANFARLO

Dessin de *Baudelaire*.*Communiqué par M. Jean-René Aubert.*



XXII. — DESSIN DE BAUDELAIRE.

Communiqué par M. Jean-René Aubert.

LE SALON DE 1846

Baudelaire préface sa brochure d'un manifeste en faveur des bourgeois, amis naturels des arts : *Vous êtes la majorité — nombre et intelligence : donc, bourgeois, ce livre vous est naturellement dédié; car tout livre qui ne s'adresse pas à la majorité, nombre et intelligence, est un sot livre.* Ses théories esthétiques, il les expose, en toujours la même écriture élégante et concise; il parle de la couleur, en averti, et de l'idéal, et du modèle; il écrit vraiment la philosophie de la peinture. Mais son Salon ne lui est que le prétexte, encore une fois, de consacrer des pages glorieuses à E. Delacroix, des pages claires, sympathiques, à ce maître de la couleur romantique. En revanche, la peinture de M. Horace Vernet, *une masturbation agile et fréquente de l'épiderme.* Vraiment, l'interminable Salon de 1846 lui pince les nerfs et, de méchante humeur, à raison, il fustige d'une ironie dure tous les ouvriers, tous les poncifs, et tous les partisans du « chic ». Et on ne peut caricaturer avec plus d'esprit les singes artistiques. L'absence de foi et de naïveté, particulière au siècle, et qui provoque l'anarchisme en art et dans les lettres, et enfante les médiocrités, le jette en colère; de dégoût il va se reposer dans les musées anciens, où son dandysme se plaît à retrouver la grande tradition, et son élégance aristocratique s'y console de la médiocre individualité des républicains de l'art. Son Salon causa quelque effarement parmi les artistes, habitués à la ligne courbe de l'éreintage, et cette franchise amère attira à Baudelaire des haines profondes. Mais déjà il se désintéressait des peintres et des tableaux; mais déjà il comptait, à la faveur de sa renommée, faire voir plus loin que l'apparence : il préparait un essai critique et philosophique sur la peinture et sur son symbole, il annonçait : *De la Peinture moderne.* Les lettres le reprirent, et après une fantaisie virulente contre Balzac, à qui il reprochait de par trop prostituer son génie pour payer ses dettes, il publia deux pièces de vers à l'Artiste : *L'Impénitent*, et *La Malabaraise*; il signa encore quelques chroniques au *Tintamarre*. L'année 1846 fut vraiment pour Baudelaire une année laborieuse, et qu'il faut bien noter dans la série des années de flâneries. *De 1842 à 1858*, disait Baudelaire, *seize années de fainéantise.*

Il commença l'année 1847 avec le même zèle. Et *la Fanfarlo*, qu'il

avait écrite pour la *Revue des Deux Mondes*, lui ayant été rendue par la nouvelle direction Buloz, parut en janvier au *Bulletin de la Société des Gens de Lettres* ; la *Fanfarlo*, une nouvelle au goût romantique, où il se complaisait à se mettre en scène, en dépit du maquillage ; on y parlait de l'amour, on y faisait l'amour ; avec une danseuse, évidemment : il y avait, de l'enthousiasme, et quelque très joli sens de la femme et de la courtisane ; des pages formaient tableau, d'un dessin savant et d'une belle couleur : aussi, des mesures de mélodies et des phrases de musique donnaient du piquant et de l'attrait à cette nouvelle ; les *Veillées littéraires* la reproduisirent.

Baudelaire gagnait de l'importance. Malheureusement.

Il rêva de fonder un journal littéraire et politique. Champfleury goûta le projet. Le *Salut public* eut deux numéros, en février 1848. La vignette symbolique du 28 février : sur les barricades, un insurgé, fusil en main, lève le drapeau où s'inscrit la devise baudelairienne : VOIX DE DIEU, VOIX DU PEUPLE ; Baudelaire affirme ainsi ses croyances religieuses, et aussi sa tendresse pour le peuple : tout jeune, déjà, il se plaisait à la rue, et il en aimait l'imprévu et le mouvement. Attribuer à Baudelaire en ces feuilles inoffensives tel article plutôt que tel autre, serait fort délicat ; tous, ils se distinguent par une franchise et une concision qui rappellent ses premiers essais : et, où l'on sent mieux sa plume, c'est aux instants de raillerie élégante : la malice est spirituelle, sans outrance, et de fort bonne compagnie : on y blague Thiers, *le singe de foire*, et Odilon Barot, *la poupée de carton* ; mais, en tous cas, sous chaque phrase transparaissent des idées chères au jeune homme : *l'homme libre est plus beau que le marbre* ; sa perpétuelle obsession : *Ne sommes-nous pas plus grands aujourd'hui que Brutus ?* Il imagine la société de 1848, fœnicieusement spiritualiste et chrétienne : *1848 sera moral, humain et miséricordieux*. Il demande, amoureux de la forme impeccable, qu'à l'exemple de l'empereur Néron, on rassemble dans un cirque tous les mauvais poètes, pour les faire fouetter cruellement. Ses boutades des Salons de 1845 et 1846, les voici encore : *Les artistes ont combattu pour le peuple, à l'Hôtel de Ville, des artistes portaient sur leurs chapeaux, écrit en lettres de sang, le titre d'artistes républicains*. Rendait hommage à Pie IX pour avoir confessé bravement que seuls, les édifices anciens ont besoin de fondements nouveaux, ne se rend-il pas hommage à lui-même ? Enfin, il communia vraiment au peuple, sous les espèces de la charité la plus dévouée, le matin qu'aux Tuileries il le vit s'emparer, pieusement, d'un Christ

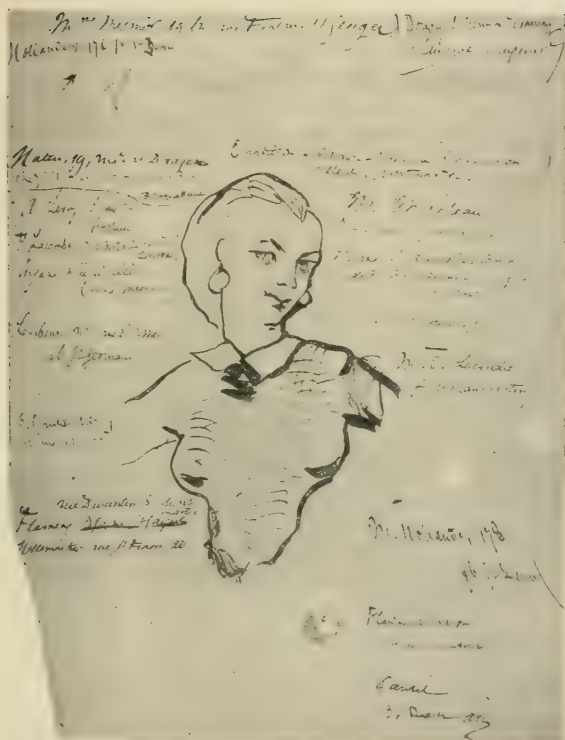
de bois appendu aux murailles, nu-tête, l'honorer d'une adoration naïve pour ensuite le porter en triomphe à l'église Saint-Roch. Sincèrement, il cria aux prêtres : *Jetez-vous hardiment dans les bras du peuple. Vous vous régénérerez à son contact. Jésus-Christ, votre*



XXIII. — LA FEMME SANS NOM, dessin de Baudelaire.

Communique par M. Maurice Tournoux.

maître, est aussi le nôtre ; il est le fondateur de toutes les républiques modernes ; quiconque en doute n'a pas lu l'Evangile. Affre et Lacordaire vous ont donné l'exemple. Jésus-Christ, votre maître, était avec nous aux barricades, et c'est par lui, par lui seul, que nous avons vaincu.



XXIV. — DESSIN DE BAUDELAIRE

Communique par M. Jean-René Aubert.

Et Baudelaire s'en fut aux journées de 1848, à ces grands jours de l'humanité, par enthousiasme, par conviction spontanée ; il y data sa colère et son ivresse, satisfaisant ainsi de sa nature les goûts innés de vengeance et de contradiction ; de la révolution, il aime le côté satanique que lui a décrit J. de Maistre, son patron en politique ; car, enfin son ivresse fut surtout littéraire, il se l'avoua plus tard : sa Trinité socialiste, Wronski, Blâncqui et Swedenborg, le souvenir des lectures démocratiques qui ont fermenté son cerveau, l'ont seuls poussé à afficher des goûts populaires qu'il n'a pas, en dépit qu'il écrive : *Nous avons tous l'esprit républicain dans les veines, comme la rage dans les os. Nous sommes démocratisés et syphilitisés* ; il est toujours le profond chrétien, mystique, et l'ardent aristocrate, élégant et dandy, qu'il s'est montré, son enfance et sa jeunesse, qu'il reste, toute sa vie. Mais, ces jours, dans la rue, son imagination s'enflamme, et il construit des rêves, des rêves de bonheur, pour le peuple, pour Paris ; il leur souhaite vraiment que vienne pour eux, les pauvres, le royaume du cœur et la paix ; il est l'homme sensible, à la Jean-Jacques. En décor. Ce sont des gestes, c'est du théâtre, les journées de 48, et pour Baudelaire, essentiellement : il rappelle à ses amis ses désirs, et ses envies de gamin : *Toutes les fois que je voyais sur un théâtre un acteur costumé en incroyable et coiffé de cadennettes, je l'enviais, et je tâchais de me figurer que c'était moi*, et qu'il se passionnait pour les imageries révolutionnaires, les scènes épisodiques, les costumes, les gravures de modes de 89. Toute cette littérature, toutes ces utopies, il les vit, il veut les vivre, du moins. Au Palais-Royal, tout en nerfs, et hagard, et fébrile, il crie, et pérore, emphatique, à son bras le chansonnier P. Dupont qu'il chérit tant de chanter en ses couplets lumineux les simples et les humbles, et ainsi de se faire l'écho des malheurs et des espérances de la jeune Révolution : parce que de Flotte est arrêté, trouvé les mains sentant la poudre, à tout venant, Baudelaire tend ses mains : *Sentez les miennes* ; il demande le martyr, et que son sang coule. Il n'est pas dupe, cependant. *Quand je consens à être républicain, je fais le mal, le sachant. Je dis : vive la Révolution, comme je dirais : vive la Destruction, vive le Châtiment, vive la Mort.* — Le soir, au Carrefour de Buci, avec la foule ameutée, il dévalise un armurier : fièrement, il brandit un splendide fusil, brillant aux lumières. et, balance sa cartouchière. *Je viens de faire le coup de fusil*, dit-il aux rencontres, *mais pas pour la République... il faut aller fusiller le général Aupick.* Parmi toutes ces causes qui ont grisé Baudelaire,

pèle-mêle, celle-là domine surtout, et la vieille blessure saigne : *Combien de natures révoltées ont pris vie auprès d'un cruel et ponctuel militaire de l'Empire ! Fécondante discipline, combien nous te devons de chants de liberté !.....* L'ivresse enfin se dissipa, lui laissant, comme toujours, l'amertume, le désenchantement.

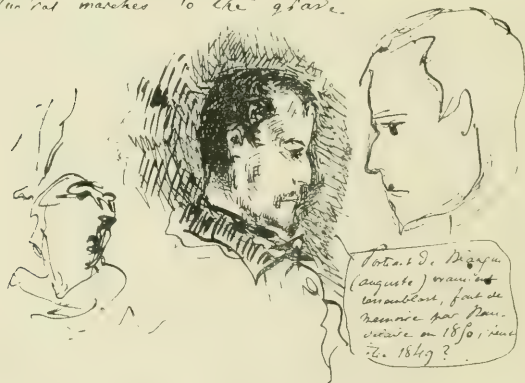
La vie le reprend, la terrible vie. Les dettes, et l'usure acharnent les créanciers à sa porte. En vain, s'enfuit-il à tous les coins de Paris, de la rue Pigalle à la rue Mazarine, de la rue Laffitte à la rue de Seine, l'avenue de la République, dans ses meubles, en meublé, à l'hôtel. Il faut partir, s'en aller en province. On lui offre de diriger un journal conservateur. En janvier 1830, c'est l'exil à Dijon. C'est l'intimité brisée, c'est la halte à l'hôtel.

Jeanne Duval pourtant a beaucoup d'économie, et bonne ménagère, 150 francs par mois lui suffiraient pour assurer la vie ; 50 francs pour sa toilette ; 50 francs pour des meubles en location et un petit appartement ; 50 francs de côté pour acheter des meubles à Paris, au retour, bientôt. Mais il faut des avances pour la plus simple installation. Et il est dû à l'hôtel, beaucoup ; 12 francs par jour. Et la dame de l'hôtel commence d'être pressante. Peut-être des réflexions et des observations à Jeanne Duval qui fait trop remarquer la maison, maintenant qu'on ne paie plus. Jeanne Duval s'énervait de cette gêne d'argent, de cette situation. « *J'ignore, écrit Baudelaire, si l'envie de sortir de cet hôtel lui fera faire une chose que je regarde comme inconvenante.* » Quelle chose ? Quelle inconvenance ? Il est trop facile de le présumer ; de vivre aux gages quotidiens, pas toujours, des passants agréerait peut-être mieux à la mulâtresse qui n'aime point Baudelaire ? Pourrait-elle comprendre du reste sa sensualité sentimentale. Baudelaire s'essouffle ; avec ses petites rentes et son travail, il essaie en vain d'équilibrer son budget. Le triste retour à Paris, après des déceptions, et des humiliations. La grande gêne. Plus d'amour donc, de tranquillité du moins. L'ennui ; Baudelaire voit le sens pratique de la vie. Les querelles, chaque jour. Les réconciliations, chaque nuit. Les lendemains de volupté, car l'emprise charnelle est bien profonde, sont plus terribles que des cauchemars. Jeanne Duval est entrée dans son âme comme un coup de couteau. D'avoir prêté son cœur à la cruelle, pour qu'elle y exerce ses dents et trompe son ennui à ce jeu singulier, Baudelaire sent de la folie lui serrer les tempes ; sa pauvre tête fatiguée s'égare et chancelle. En vain il implore sa pitié du fond du gouffre obscur où son cœur est tombé : c'est la nuit, c'est l'horreur. En vain, il la supplie de l'aimer



Full many a gem of purest ray serene
 On Dark unfathom'd ocean bare,
 Full many a flower is born to blush unseen,
 And mystic its sweet fragrance on the dawn air

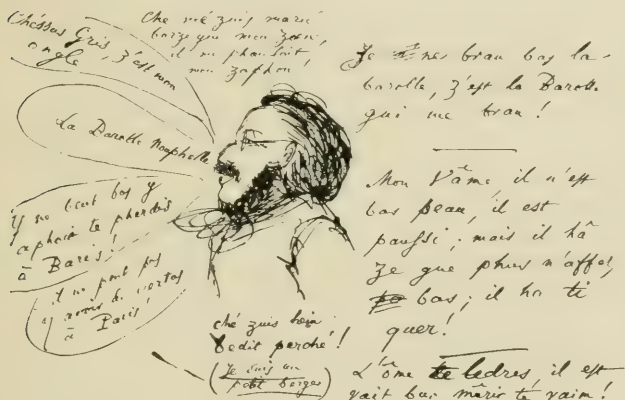
Life is long, and time's fleeting,
 And our hearts tough, strong and brave,
 our muffled drums are beating
 Funeral marches to the grave.



XXV. — DESSINS DE BAUDELAIRE

Communiqué par M. Jean-René Aubert.

aujourd'hui, parce que demain ce sera la mort et que la pierre opprimerait sa poitrine heureuse, ses flancs assouplis, et qu'alors au tombeau, ses regrets seront infinis, éternels. Il jalouse le sort des animaux qui se peuvent plonger dans un sommeil stupide; il voudrait tant goûter les voluptés de l'anéantissement; en vain, il demande l'oubli aux fumées de l'ivresse; le laudanum, le haschich, il les essaie. La Révolte s'empare de lui; il voit rouge et du sang lui gicle au front. Tuer Jeanne, il y songe; mais si ses efforts le délivraient de son empire, ses baisers ressusciteraient le cadavre de son vampire...



XXVI. — ALEXANDRE WEILL PROFÉRANT DES INJURES
Dessin de Baudelaire.

Communique par M. Lemasle, libraire.

O fureurs des cœurs mûrs par l'amour ulcérés! O femmes dange-reuses, ô séduisants climats!

Il pense se tuer. La glaive et le poison lui promettent la délivrance. Il va chez Cousin lui demander son avis sur l'immortalité de l'âme. Pour des publications posthumes, il porte des manuscrits à Banville. Il passe toute une journée à Châtillon, sous la tonnelle d'une guinguette, et s'y grise de vers avec son ami Louis Ménard; il lui confesse qu'il a décidé de se suicider. Et, le soir, dans un cabaret de la rue Richelieu, devant sa maîtresse, il se perce la poitrine d'un coup de couteau. A en croire Philippe Berthelot, « Baudelaire ne sentit

rien. Il fut réceilli par un renouement. Il était chez le commissaire de police qui lui disait : « Vous avez commis une mauvaise action ; vous vous devez à votre patrie, à votre quartier, à votre rue, à votre commissaire de police. » On le porta dans sa famille ; sa maman lui copiait ses vers. Mais il ne put y durer ; on ne buvait chez elle que du bordeaux, et il n'aimait que le bourgogne. »

Si ces détails sont de créance peut-être légendaire, la tentative de suicide n'est pas douteuse, bien certainement. On a voulu lui donner pour raison la gageure de mystifier sa mère et ses amis et d'amener son beau-père, le général Aupick, à lui payer des dettes criardes... Baudelaire alors a cessé toutes relations avec sa famille ; il écrit à sa mère sur un ton de déférence glaciale ; et il a, dans une lettre mordante d'ironie, sommé le général de n'avoir plus à se préoccuper de lui... Pourquoi donc ne pas admettre plus vraisemblablement que de bonne foi il chercha plutôt à s'évader de l'impossible liaison qui l'écœurait jusqu'au vomissement aux heures de bonne santé, quand sa Muse n'était pas malade ?

Car, n'est-ce pas, c'est fini d'espérer ; est-il épouvantablement collé à cette carcasse, éternellement. Il entrevoit cette vie quotidiennement crapuleuse, demain, après-demain, et toujours... C'est le mensonge pour la vie, l'insupportable, l'implacable vie. Son dernier effort est brisé ; la sorcière aux flancs d'ébène lui a versé quelque philtre de Thessalie ; tout pantelant, comme un moribond, en vain il veut encore se ressaisir au tombeau de son amour ; il se sait irrésistiblement vaincu. Il comprend l'inanité de son aspiration à l'Idéal, et que son Rêve ne peut plus appareiller pour ces contrées mystiques où ses désirs partaient en caravanes. Il maudit la Maîtresse de son esprit et de ses sens : il maudit l'infâme qui l'a asservi si misérablement et lui a mis aux pieds le boulet des forçats à perpétuité. Il a beau la traiter d'ordure et lui jeter à la face tous les sarcasmes les plus blessants, ses grands yeux fixes et froids gardent l'horreur et la cruauté de l'Insensible. Il ricane féroce sur ses jambes lubriques, en l'air, et sur son ventre plein d'exhalaisons putrides, quand il l'assimile à l'infection d'une charogne infâme. Comme il souhaite donc que les vers rongent sa peau, comme des remords, et que la vermine bourdonnante la mange de baisers empuantés !

Et pourtant qu'il l'aime, dans cette haine amoureuse ! Il a voulu oublier l'amertume de son cœur dans des passades érotiques ; sur d'autres bouches, il a voulu boire ce vin de Bohême qui l'enivrait. L'oubli n'est plus possible et il n'est plus qu'une bouche pour y boire,

au bord des dents, le ciel liquide. Alors, des reprises éperdues, de nouvelles étreintes où les corps craquent et l'esprit se détraque. Elle est si belle, sa gorge triomphante qui s'avance et qui pousse la moire ; et il en ouvre les panneaux bombés et clairs, comme d'une armoire, armoire à doux secrets, pleine de bonnes choses, de vins, de parfums, de liqueurs, qui font délirer les cerveaux et les cœurs. Ses nobles jambes tourmentent les désirs obscurs, les agacent. Ses bras sont des boas luisants pour serrer l'amant dans son cœur, pour l'y imprimer. Son cou large et rond ! ses épaules grasses ! Ses hanches sont amoureuses de ses seins. Et puis, elle sait la caresse qui fait revivre les morts. Et le charme toujours étrange de sa tête qui se pavane en triomphe ! Toute l'Enfance et toute la Maturité ! Et les baisers gourmands, et les ivresses sensuelles ! C'est que cette femme est vraiment un sphinx. Il adore les senteurs fauves de ses lourds cheveux et les parfums de fourrure de sa jeunesse. Tout d'elle lui est un plaisir, son balancement, la mollesse et la cadence de son abandon, la souplesse de son corps qui frissonne sous les caresses du linge ; jusqu'aux lenteurs et aux brusqueries de ses mouvements, son allure orientale et sa grâce enfantine de singe. Et toujours encore le désir d'incarner son Premier Rêve, son Grand Rêve, d'appareiller pour la terre Promise, seulement promise, aux pauvres rêveurs ; *quand tu vas balayant l'air de ta jupe large, tu fais l'effet d'un beau raisseau qui prend le large, chargé de toile, et va, roulant suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.* Mais le beau navire s'est ancré dans l'ignominie de la vase et de la boue ; des végétations chancreuses l'immobilisent dans l'impuissance de partir quelque jour. Cette fois, enfin, c'est bien la vie qui meurt, toute la Beauté de la vie et des illusions édeniques. *Où sont les parfums enivants des fleurs disparues ? Où sont les couleurs féeriques des anciens soleils couchants ?*

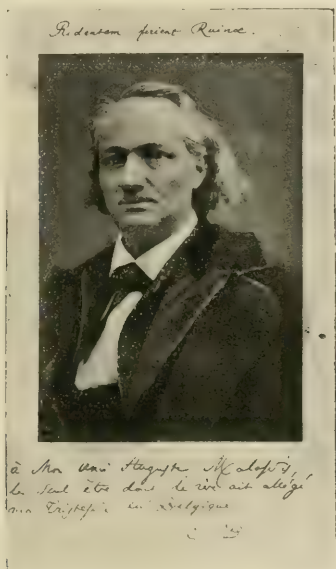
Une désespérance, comme le monde n'en avait jamais entendu, et dont l'écho pleurera par delà les siècles les plus lointains. L'envahit corps et âme. Il marche ainsi qu'un fantôme ; les excès du haschisch, les traîtrises du laudanum, aussi quelque maladie d'amour qui puise et qui épuise ont métamorphosé le dandy qui donnait le ton aux élégances, Byron, Brummel, Shéridan. Il n'est plus que l'ombre d'Hamlet, le regard indécis, les cheveux au vent. Sa bouche se détraque en un rictus d'ironie et ses yeux éteints ne reflètent plus que des doutes et des scepticismes. Regrets, Spasmes, Peines, Angoisses, Colères, Névroses, tout le démoniaque cortège danse la sarabande dans son sein



XXVII. — BAUDELAIRE, d'après une photographie.

Communiqué par M. Jean-René Aubert.

meurtre. Cuisinier funèbre, il s'amuse à faire bouillir son cœur, pour le manger. Il court au Sabbat du Plaisir, pour de l'oubli, quelques minutes. Bastringues, Bouis-Bouis et Caboulots. Le chant des violons et la flamme des bougies ne peuvent chasser son cauchemar. Il court aux tripots, lui, le buveur de quintessences, lui, le buveur d'ambroisie,



XXVIII. — BAUDELAIRE, d'après une photographie.

Communique par M. Jean-René Aubert.

non par distraction, non par plaisir, mais pour envier la funèbre gaieté des vieilles courtisanes maquillées, aux lèvres sans couleur, aux mâchoires édentées, qui minaudent autour des tapis verts ou trafiquent leurs masques de beauté. Il fréquente les bayadères sans nez, les femmes galantes, les gouges, dans les bouges. La ronde des femmes damnées : vierges, démons, monstres, martyres aux mornes douleurs,

aux soifs inassouvies ; ces chercheuses d'infini, mystiques ou voluptueuses, ses pauvres sœurs — tourne, tourne en folie dans son imagination hyperesthésiée. Il chante les terribles plaisirs et les affreuses douceurs de la Débauche et de la Mort, les deux bonnes filles qui l'hospitalisent sous les charmes des tombeaux et des lupanars. Dans l'île aux myrtes verts où la Prêtresse de l'Amour entrebâillait sa robe aux brises passagères et adorait Cythère par les secrètes chaleurs de son corps embrasé, il ne trouve plus qu'un gibet à trois branches, où pend son image ; et des oiseaux sauvages plantent leur bec impur dans tous les coins sanglants de sa pourriture... *Ah ! Seigneur donnez-moi la force de contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.*

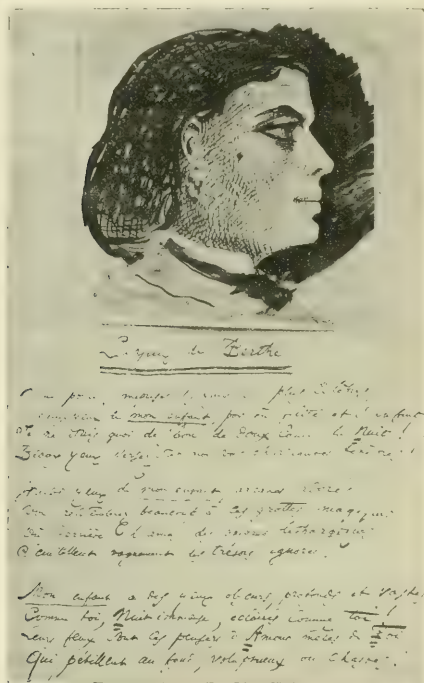
Puis, il se passionne pour les gravures de Rétzel qui symbolisent son désespoir et ses ricanements. Il voit s'ébranler la danse macabre de tous ces cadavres vernissés, les Antinoüs flétris, les baladins du troisième sexe, les dandys à face glabre. Comme il a dépouillé son cœur et sa fierté près de sa maîtresse orientale, il prend un plaisir maudit à dépouiller l'humanité de ses oripeaux élégants et parfumés ; l'ivresse des sens s'est dissipée, et son goût le plus cher, c'est partout d'imaginer un grand squelette qui chante l'hymne de la faute originelle. Et une indicible angoisse me griffe à la peau et au cœur, ces matins blancs d'automne triste, à regarder ces gravures allemandes où les doigts énervés de Baudelaire ont laissé leur empreinte, de les avoir si souvent feuilletées pour remâcher sa douleur, pour repaître sa fièvre. Toutes ces choses du tombeau, tous ces troupeaux mortels d'immortels, ces armatures humaines qui crient la vanité des vanités et toutes les vanités, respirent le plus pénétrant désespoir, ainsi que les fleurs du Sorcier, sur les hauteurs du Brocken. *Des ailes de corbeau effleurent le silence. L'Amour est assis sur le crâne de l'humanité et de sa bouche cruelle, il éparpille en l'air sa cervelle, son sang, et sa chair.*

Enfin, le désespoir suprême et l'invocation satanique : « *O Satan, prends pitié de ma misère... Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des filles le culte de la plaie et l'amour des guenilles.* » Enfin, la Prière à la Mort qui console et qui fait vivre, la Mort, le but de la vie, le seul espoir, la Mort, cet élixir qui nous enivre et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir. Désormais, son cœur, meurtri comme une pêche, est mûr, comme son corps, pour le savant amour. Un jour, il croit aborder les rivages de paix et de tendresse ; il essaie du moins tous ses efforts pour y prendre terre ;

la vue seule de ce calme, de ce reposoir d'amour lui est un apaisement et une promesse. Enfin, voici une femme qu'il veut aimer avec toute l'humilité des dévotions, une femme que son amour va auréoler d'une pureté infinie, dont les rayons l'illumineront de paix et de joie, une femme dans les yeux de laquelle il va réfléchir la meilleure partie de lui-même, la portion divine et immortelle de son âme. C'est toute une Renaissance, c'est tout un Baptême parfumé. Et peut-être la rédemption, pour ce pauvre cœur tendre, fatigué par le malheur, mais toujours prêt au rajeunissement.

M^{me} Savatier, pour plus de coquetterie M^{me} Sabatier, goûta les délices d'une renommée qui laisse encore aujourd'hui à ses amis lointains le souvenir de la beauté la plus splendide et de l'esprit le plus subtil. Parmi les salons cotés du Bas-Empire, il n'en fut point de plus séduisants, ni de mieux fréquentés que les siens, à l'hôtel de l'avenue Frochot. Les complaisances qu'elle avait pour le fameux Mosselmann — homme d'argent et roublard, celui-là même qui disait à un architecte religieux : « *Combien coûtera décidément votre église... toute finie, HOSTIE EN GUEULE ?* » — lui permettaient les réceptions luxueuses, dans un décor admirable où se pressaient à l'envi la foule élégante de tous les gens à la mode : des artistes, peintres et sculpteurs, beaucoup d'hommes de lettres, des compositeurs de musique ; même, en ce milieu qui n'affichait aucune teinte politique, ne voulant se distinguer que par de la Beauté et par de l'Esprit, ces messieurs de l'armée et du gouvernement prenaient plaisir à oublier leurs préoccupations parmi les femmes les plus charmantes et les talents les plus spirituels... M^{me} Sabatier avait tout de suite été célèbre par le marbre de Clésinger, au Salon de 1848 : *La Femme piquée par un serpent*, pour qui elle posa le modèle de son corps merveilleux, fut un vif succès de curiosité ; on admira l'œuvre, et la légende accrut l'admiration du modèle. Les journaux popularisèrent cette prise de possession de la gloire ; et tous les artistes rêvèrent de cette femme dont l'eurythmie ressuscitait l'antique statuaire des beaux jours d'Athènes, la puissance et le nombre de Phidias et de Praxitèle. La fortune de Mosselmann exhaussa cette gloire en plus de relief éclatant. Puis des portraits et des bustes consacrèrent désormais à chaque salon l'aventure prodigieuse de cette apothéose triomphale, le portrait de Ricard, la *Femme au chien* — un buste de Clésinger qui figura au Luxembourg pendant de nombreuses années et fut enfin remis à M^{me} Sabatier, au mépris des conventions légales — et toute la série des tableaux, des esquisses de Meissonier, un de

ses adorateurs les plus fervents : il peignit pour elle le fameux *Polichinelle* ; et j'ai revu avec une admirative émotion tous les portraits qu'il fit de son originale élève. Car M^{me} Sabatier maniait agréa-



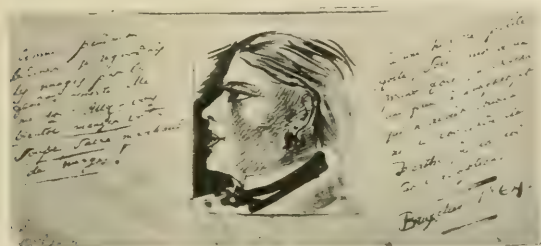
XXIX. — DESSIN DE BAUDELAIRE

Communique par M. Jean-René Aubert.

blement le pinceau et elle fut à Rome étudier les classiques avec Meissonier...

Sans doute l'étonnante beauté de M^{me} Sabatier impressionna profondément le sens artistique de Baudelaire et c'est incontestablement

à elle qu'il songeait lorsqu'il chantait ce sein qui inspire au poète un amour éternel et muet ainsi que la matière... *Je suis belle comme un rêve de pierre*... Le renom de son esprit et ces traits de bonté qu'on lui attribuait contribuèrent également à tourner la pensée de Baudelaire vers cette femme qui semblait défier toutes les conditions de la vie et emprunter aux contingences matérielles, sources habituelles des déceptions, tous les enchantements de l'Artifice et de l'Idéal. Dans ses larges yeux aux clartés éternelles, il retrouva le génie de l'enfance, ce génie pour lequel aucun aspect de la vie n'est émoissé.



XXX. — DESSIN DE BAUDELAIRE

Communicé par M. Jean-René Aubert.

LA DAMINATION de la forme qui l'obsédait et le possédait lui ouvrit un paradis nouveau où il put enivrer sa sensibilité — comme il l'avait enivrée au souvenir perpétué en J. Duval des délicieux pays d'ailleurs, là où l'on n'est pas — et calmer la solide faiblesse de son énervement maladif... il avait rencontré M^{me} Sabatier à l'hôtel de Pimodan, chez le voluptueux artiste Fernand Boissard, où des décamérons de poètes, d'artistes et belles femmes se réunissaient pour causer art, littérature et amour, comme au siècle de Boccace... Elle avait jeté sur un fauteuil son mantelet de dentelle noire et la plus délicieuse petite capote verte qu'ait jamais chiffonnée Lucy Hocquet ou madame Baudrand, secouait ses beaux cheveux d'un brun fauve, tout humides encore, car elle venait de l'école de natation, et de toute sa personne drapée de mousseline, s'exhalait, comme d'une naïade, le frais parfum du bois. De l'œil et du sourire, elle

encourageait le tournoi de paroles et y jetait, de temps en temps, son mot tantôt railleur, tantôt approbatif... Cependant, que Maryx un modèle superbe, la Mignon de Scheffer, la gloire distribuant des couronnes, de Paul Delaroche, vêtue d'une robe blanche, bizarrement constellée de pois rouges semblables à des gouttelettes de sang, écoutait vaguement les paradoxes de Baudelaire, sans laisser paraître la moindre surprise sur son masque du plus pur type oriental, et faisait passer les bagues de sa main gauche aux doigts de sa main droite, des mains aussi parfaites que son corps...

Le 9 décembre 1852, — le coup d'État l'a détourné à jamais de ses velléités politiques ; il songe à du journalisme littéraire ; il fonderait volontiers un journal, il en a élaboré le plan et le programme ; d'immenses désirs de labeur ; la solitude, le travail, l'affection. — Baudelaire adresse à Mme Sabatier une lettre dont il déguise l'écriture ; c'est une déclaration anonyme dans les termes les plus corrects et les plus doux. Il lui avoue que son image le jette dans des états de rêverie inspiratrice, et il lui envoie des vers écrits pour elle ; il y magnifie la beauté de sa tête, de son geste et de son air, beau comme un paysage. Les stupides orgies, la débauche, la flamme des bougies, elle avait tout éteint par la splendeur de son âme qui rayonne une Aube blanche et vermeille, l'Aube spirituelle. Pénitent de ses erreurs de jeunesse, il en demande le pardon à celle en qui il veut s'imaginer les tendresses maternelles d'une vierge divine. Son amour blanc et mystique lui compose des litanies ; et dans les jardins du Roi, à Versailles, il lui dit sa salutation. Et il lui confesse ses nuits et ses ennuis, sa honte, ses remords, ses larmes de fiel, les fièvres et les rides de son âme, humblement, pieusement. Cependant, il fréquente chez elle ; et il est le familier des diners artistiques et littéraires où il se rencontre avec Meissonnier, les Goncourt, Maxime du Camp, Reyer, Feydeau, et surtout Théo. Gautier, qui avait surnommé Mme Sabatier *La Présidente* : et toute cette élite d'art ne l'appelait qu'ainsi, rendant hommage à sa bonne Royauté, dispensatrice des sourires, et des oublis, et des espérances.

Une nuit, Baudelaire la reconduisit, au sortir de quelque fête. Nuit de pleine lune, Paris dormait, des ombres de chats les accompagnaient lentement, sur son bras s'appuyait le bras poli de l'aimable et douce femme ; dans l'immensité du silence et dans le ruissellement des lumières laiteuses, l'intimité rapproche les cœurs comme pour une communion, et la très gaie cette nuit-là se plaignit mélancoliquement.

Et cette confiance d'une pauvre âme lassée, peut-être déçue, et qui cherchait une âme sœur, pour y baigner son amertume et reprendre courage ; cette mise à nu d'un cœur dévasté et désolé, attachèrent à jamais la fidélité de Baudelaire pour le nouvel objet de son amour : quand il eut compris que cette femme lui était une compagne, par là se rapprochant de sa misère morale, il l'aima avec toute la dévotion passionnée des amants du Christ, qui adorent la Bonté et l'Infini, et qui aussi baissent les sept plaies et les sept douleurs. Et il continue cependant à garder l'anonyme dans sa correspondance amoureuse qu'il précipite des années durant, jusqu'en 1837. Sa pensée est toute vers elle, et il ne travaille qu'avec son image devant les yeux, peut-être imprimée dans son âme ; et fermant les yeux aux réalités angoissantes — il vit toujours avec Jeanne Duval, et cherche de vaines consolations dans les étreintes charnelles, d'où son cœur absent n'emporte que de la rancœur et de la tristesse — il la voit toute en lui, et son effort lui est doux, par l'espoir de lui plaire : ce sont les années laborieuses des abondantes moissons, récoltées par l'amour et pour l'amour.

Un instant, Baudelaire a pensé orienter ses illusions vers le théâtre. Des vers, écrits sur une note populaire, et datant de ses velléités politiques, *Le Vin des honnêtes gens* (Villiers de l'Isle-Adam en compose la musique), lui ont suggéré l'idée d'un scénario : il l'a soumis à l'acteur Tisserant en 1853, qui l'encourage chaudement à *allonger les jambes de son intelligence, pour venir faire un tour dans le grand drame*. Baudelaire rêve une mélodie terrible sur ces variations : la rêverie, la fainéantise, la misère, l'ivrognerie, l'assassinat. De longs mois, Baudelaire nourrit son projet, en cause avec Tisserant, lui en écrit ; le scénario est arrêté, précis, coloré ; des scènes sont ébauchées ; Baudelaire a de grandes espérances ; avec enthousiasme, il court au théâtre de la Gaité ; il promet au directeur Hostein de lui écrire la pièce, et Hostein promet de la lui jouer : directeur et acteur s'entretiennent généreusement de projets artistiques.

L'*Troïque* doit faire recette ; en l'attendant, Baudelaire lui conseille de mettre à la scène ce chef-d'œuvre de Diderot : *Est-il bon ? Est-il méchant ?* Il a pris la peine de le lui copier, l'ouvrage étant introuvable ; ce qui plaît à Baudelaire, c'est le personnage de Hardouin, où la sensibilité est unie à l'ironie et au cynisme le plus bizarre ; et il voit dans ce rôle l'occasion pour son ami Rouvière de déployer sa finesse et son jeu merveilleux. Hostein, en dépit qu'il conçoive la dignité de perdre de l'argent avec ce grand auteur, remercie Baudelaire et regrette de ne pouvoir métamorphoser la Gaité en Théâtre-

Français, et lui offre en retour tous ses bons offices pour *l'Irrigue*. Baudelaire, déçu peut-être, pris par d'autres projets, remet au fond des tiroirs les bonnes feuilles de *l'Irrigue*. Deux autres pièces, qu'il commença d'essayer, *La Fin de Don Juan* et *Le Marquis du 1^{er} houzards*, eurent le même sort ; et Baudelaire renonça définitivement au théâtre, comme il s'était déjà désintéressé du roman ; Bau-



XXXI. — DESSIN DE BAUDELAIRE

Communiqué par M. Jean-René Aubert.

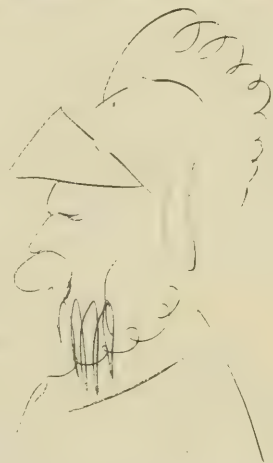
delaire, libre de toutes chimères, se remit courageusement à son œuvre poétique, et à son œuvre critique. Au *Messager de l'assemblée*, en 1851, il avait déjà donné la première esquisse des paradis artificiels, et la même année, à la même feuille, onze pièces de vers, dont il annonçait la réunion sous ce titre générique : *Les Limbes*.

Baudelaire, en 1852, consacre son premier effort pour nous forcer à l'admiration de son maître, E. Poe ; et, avec une piété qui ne se démentira jamais, il se dévoue tout à lui et tout à son œuvre.

LES TRADUCTIONS D'EDGAR POË

Baudelaire fut le très orgueilleux traducteur de Poë. Leurs esprits, d'une même famille, une famille de nerveux et d'hystériques, aux facultés suraiguës, s'attiraient, magnétiquement. Lisant Poë, Baudelaire éprouvait une commotion singulière; surtout, et cela vraiment décida l'attachement maladif de Baudelaire, il rencontra dans Poë des poèmes et des nouvelles dont il avait eu lui-même la pensée, une pensée vague, confuse, et que Poë avait su combiner et mener à la perfection. Baudelaire, avec plaisir, se reconnut dans la vie et dans l'œuvre d'Edgar Poë, dont l'œuvre se vulgarisait déjà par les traductions de Mme Meunier; depuis 1841, grâce à elle et à l'initiative de la *Revue des Deux-Mondes*, on commençait à Paris à prendre goût à la manière de Poë. On ignorait sa vie, et des légendes couraient, malsaines, sur le buveur d'alcool. Baudelaire se lia avec des Américains et avec des gens de lettres qui avaient fréquenté Poë, il collectionna ses photographies, sa correspondance, et il en conclut, en 1852, les pages merveilleuses de la *Revue de Paris*,

où il trouva les mots les plus émus pour dire la lamentable tragédie qu'était la vie du poète des États-Unis. Il expliquait aussi, brièvement, son procédé, sa méthode, définissait son amour du grotesque et son amour de l'horrible; il avouait aimer Poë, pour ce qu'il racontait avec magie les exceptions de la vie humaine; il vantait enfin sa beauté correcte, son élégance et son dandysme, et dédiait ses critiques et ses traductions à celle qui fut pour Poë une mère enthousiaste et dévouée, à Maria Clemm: Baudelaire portait toujours le deuil des douceurs maternelles qu'il avait ignorées. En 1853, parut la traduction du *Corbeau* et aussi la *Philosophie de l'Ameublement*, une plaquette curieuse. En 1856, le *Pays* donna en feuillets la



XXXII. — DESSIN DE BAUDELAIRE

Communiqué par
M. Jean-René Aubert.

suite des *Histoires Extraordinaires*, qui furent ensuite éditées chez Lévy, avec, en préface, l'article de 1852. En 1857, Baudelaire publia un second volume, les *Nouvelles Histoires Extraordinaires*, avec des notes nouvelles. Cependant, il n'oubliait point ses études d'esthétique, ni ses projets poétiques.

LES FLEURS DU MAL

Enfin, après des années d'attente, Poulet-Malassis mit en vente *Les Fleurs du Mal*, un coquet volume soigneusement imprimé. Cette année même, le général Aupick mourait, quand Baudelaire pouvait enfin lui prouver son génie et son labeur; toutefois se fût-il certainement allié à la conscience sociale qui, sur les bancs de la correctionnelle, fit asseoir Baudelaire, accusé d'avoir porté atteinte et offense à la morale politique et religieuse. Baudelaire et son éditeur entendirent le réquisitoire sévère de M. le substitut Pinard; ils furent condamnés à l'amende, pour avoir conduit à l'excitation des sens, et six pièces durent être supprimées, parce que obscènes et immorales. De voir traîner sur les tables d'expertise les lambeaux de sa chair meurtrie, de voir méconnaître les douleurs de son pauvre cœur mis à nu, Baudelaire ressentit ce coup terrible qui fit chanceler à jamais sa pauvre volonté malade; jamais il ne voulut comprendre les causes de ce fâcheux malentendu; ce recueil était trop le recueil de sa jeunesse, l'histoire de son âme énervée, il était trop sincère et trop humble, pour qu'il consentit à accepter qu'il n'était qu'un recueil de peintures malsaines, d'un réalisme grossier et offensant pour la pudeur. Baudelaire, en vain, essaya la résistance, et entreprit-il de se justifier; l'opinion suivit le jugement et il fut déclaré qu'on le couronnerait de roses, mais qu'on l'enchaînerait de fleurs et de compliments, pour le mettre à la porte de la République des honnêtes gens. Des témoignages d'affection et des sympathies, dont il tirait la plus juste vanité, compensèrent ces cruelles mortifications: V. Hugo, Barbey d'Aurevilly, Th. Gautier, d'autres maîtres alors en vedette, lui écrivirent des lettres flatteuses et lui consacrèrent des articles élogieux.

Mais, cette fois encore, il demanda l'oubli à l'amour: il écrivit sa peine à la Présidente, lui avouant sa colère de ce que la pièce qu'il lui avait dédiée, à elle, sa chère idole: *A celle qui est trop gaie*, fût in-



CHARLES BAUDELAIRE

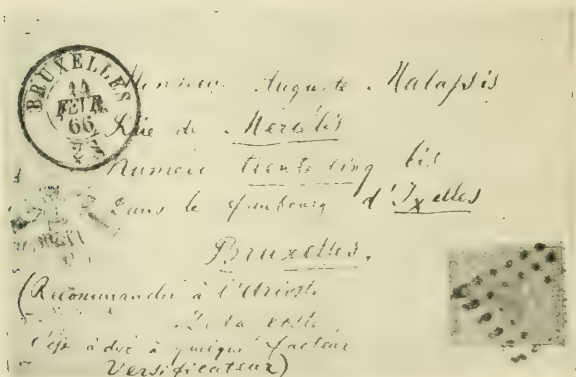
D'après une photographie.

criminée par le juge d'instruction — Sainte-Beuve, lui dit-il, la déclare la meilleure du volume —, ainsi que celle qu'il lui avait composée dernièrement, au printemps de 1857, et où il chantait l'exquise harmonie de son beau corps : *En elle tout est dictame, son haleine fait la musique, comme sa voix fait le parfum*. Et il lui dessine la caricature de ses juges, abominablement laids, des monstres, des misérables... *leur âme doit ressembler à leur visage...* et timidement il la prie de faire arriver, par ses relations, un mot sensé à ces grosses cervelles... *Flaubert avait pour lui l'Impératrice. Il me manque une femme...* L'hommage d'une cour si patiente et si délicate, la reconnaissance pour les nombreux sonnets et pièces qui glorifiaient son esprit et sa beauté, le rapprochement de deux souffrances et de deux déceptions, deux âmes singulières se cherchant à travers les corps et désireuses de communier, de la curiosité, en tous cas, quelque raison que ce fût, Mme Sabatier fit à Baudelaire l'offrande de sa jeune maturité ; il goûta sa chair spirituelle, au parfum des anges ; ce fut la métamorphose mystique de tous les sens fondus en un ; il connut l'enchantement des objets roses et noirs qu'était son corps charmant. Mais les premières caresses auraient dû être les dernières ; le lendemain même, cet amour s'évapora tristement, et l'illusion disparut devant la réalité : Mme Sabatier et Baudelaire s'abandonnèrent l'un l'autre ; en emportant le parfum de ses cheveux et de ses bras, il emportait aussi le désir d'y revenir. Il n'y revint jamais ; cinq années, il épuisa toutes ses forces affectives dans une correspondance amoureuse et dans une cour enfantine ; à l'heure des abandons, il se trouva dépourvu et désenchanté. Mme Sabatier resta sa fidèle amie et sa confidente ; et il continua d'y diner, les dimanches, comme un très ancien camarade.

Après une telle aventure, après une telle déception, il n'y avait pour Baudelaire que deux partis à prendre : ou se brûler la cervelle, ou se faire chrétien ; c'était là du moins le conseil de son cher Barbey d'Aurevilly. Baudelaire, en dépit qu'il revendiquât le droit pour l'homme et de se contredire et de s'en aller, ne songeait nullement à se tuer : l'orgueil du reste l'eût empêché de laisser des affaires brouillées, il eût voulu partir glorieusement, toutes ses dettes payées. Se faire chrétien, il l'était essentiellement, par son acceptation de la vie quelque peu fataliste, par sa vie régulière, lumineusement partagée entre l'amour et le travail, et par hérédité, élégance.

LES PETITS POÈMES EN PROSE

Une fièvre de travail le reprit et il rêva le miracle d'une prose poétique et musicale, qui s'adapterait aux mouvements lyriques de l'âme et aux ondulations de la rêverie ; il commença les *Petits Poèmes en prose*, et il se complut, amoureusement, en ces petits morceaux, à produire des impressions de tendresse, d'inconnu ; il en fit de délicieuses musiques, et des fleurs aux parfums délirants.



XXXIII. — AUTOGRAPHE DE BAUDELAIRE

Connu par M. Jean-René Aubert.

Ces proses légères, il les donna au hasard des périodiques, sans les jamais réunir. Il les avait dédiés à Arsène Houssaye qui avait hospitalisé à l'*Artiste* ses premières tentatives littéraires. Ces chansons, il les avait voulues aussi des peintures de la ville, de la capitale infâme ; il était monté sur la montagne pour contempler l'ampleur de la ville, hôpitaux, lupanars, purgatoire, enfer, bagne, pour s'enivrer toujours de l'énorme catin, dont le charme infernal le rajeunissait sans cesse.

Il redescendit en lui, et, par bohémianisme, se roula dans les jouissances de la solitude ; malgré son goût très vif de la vie et du plaisir, depuis déjà l'enfance, il avait eu le sentiment de sa destinée éternel-

lement solitaire. Des doutes le prirent. Où sont nos amis morts? Pourquoi sommes-nous ici? Venons-nous de quelque part?.. Comme il avait refait ses humanités, il refit sa philosophie, et il chercha des solutions aux énigmes métaphysiques. Son Moi, il l'analysa, il le

5 heures
à l'hermitage.

Mon cher je suis venue chez vous
Pour entendre une langue humaine;
— Comme un, qui, parmi les Papous,
Chercherait son ancienne athène.

Puisque chez les Copinambous
Dieu me fait faire quarantaine,
Aux Sots, je préfère les Fous,
— Dont je suis, Chose, hélas! Certaines

offrir à Mam'selle Fanny,
(qui ne répondra pas: Nenny,
~~l'hommage~~ n'étant pas d'un ané)
à salut

~~Le Salut~~ d'un bon écrivain,
l'hommage
— aussi qu'à l'ami L'Écrivain
Et qu'à Mam'selle Jeanne.

C. B.

synthétisa ; l'ayant vaporisé, il le centralisa ; pour lui, dès lors, tout fut là ; après Dieu, il se fit lui-même le centre de sa vie, et il y rayonna tous ses efforts, et toutes les ressources de sa volonté qu'il sentait s'affaiblir, mais qu'il espérait ressaisir, par l'hygiène d'une gymnastique spirituelle. Au lendemain de 1837, il résolut vraiment d'être un héros et un saint, pour lui-même. Il évita la canaille littéraire et la littérature de brasserie ; il songea à réaliser le type parfait du dandy : être riche, et aimer le travail. Il s'occupa de M. de Châteaubriand ; il en serait le disciple élégant. Et, pour atteindre cette indépendance et cette liberté, nécessaires à se parfaire, il imagina une édition des œuvres d'Edgard Poë, une édition nationale en souscription, illustrée ; il pensa encore à une pièce qui lui assurerait l'aisance, la fortune même. Enthousiaste, il jeta les plans d'une entreprise de concerts ; un maître de musique américain lui conseilla de traduire un poème de Longfellow ; on le donnerait, avec la musique, aux Italiens ; Baudelaire aligna des chiffres, supputa des recettes. Enfin, à l'imitation de Poë, il eut la certitude que des conférences, des lectures, seraient le plus pratique moyen de s'enrichir ; il courut aux Capucines. Toujours en vain. Il ne réussissait que médiocrement, en tout projet qu'il eût. Il s'en lassa. Il rentra en lui-même, pour n'en plus sortir, et, sans cesser le bon ton de ses manières, il accentua cependant ses particularités de vivre, prit plaisir à étonner, à dérouter ; on le déclara un homme *insupportable, intraitable, impraticable*. Il en souffrait le premier, sans pouvoir réagir sur sa misérable nature. Son corps s'usait, comme son âme ; son cœur restait jeune, seul ; en mai 1839, il s'alite déjà, l'estomac et les intestins barrés. Sa douleur croît, physique, morale. Son Moi s'enrichit.

Il se rapproche de sa mère. Mme Aupick, à la mort du général, cherche une nouvelle affection dans ce fils qu'elle a contraint de s'éloigner d'elle, égoïste, et surtout inintelligente de lui, de son cœur, de son ambition. Elle le comprend, maintenant ; leurs peines se joignent, et leurs baisers. Il lui promet, si sincèrement, de faire son devoir, tous les jours, sans interruption aucune, qu'il ne s'écoulera aucune journée de l'année sans travail. Son unique devoir au surplus, il se le dit, c'est de la rendre heureuse. Et il lui fait les confidences les plus intimes ; que c'est difficile, non pas de penser un livre, mais de l'écrire, sans lassitude, d'avoir du courage, et il veut réparer tout le temps perdu. Combien de fois Dieu lui a-t-il fait déjà crédit de quinze mois ! Et l'idée le prend, une idée fixe, de ne pouvoir accomplir son œuvre, l'idée de la mort, non pas accompagnée de terreurs

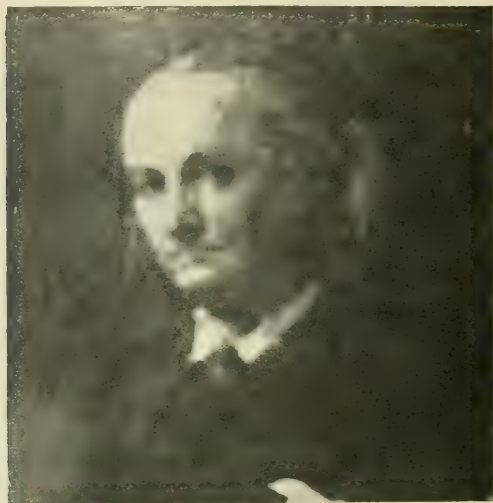
niaises, j'ai souffert déjà, et j'ai été si puni que je crois que beaucoup de choses peuvent m'être pardonnées, mais, cependant hais-sable, parce qu'elle mettrait tous ses projets à néant, et parce qu'il n'a pas encore exécuté le tiers de ce qu'il a à faire en ce monde. Et sa mère maintenant se console en disant à tous ce qu'il y a de bon en son fils, malgré tant d'apparences mauvaises ; au fond, toutefois, elle ne se fait pas illusion sur ces bonnes résolutions, sur ces projets d'avenir, Charles l'a si souvent déçue.

LES PARADIS ARTIFICIELS

Baudelaire accuse encore énergie. Il publie les *Paradis artificiels*, en 1859. Un livre singulier, et, à coup sûr, un de ceux que Baudelaire préférait : trop modestement disait-il, qu'ayant peu de goût pour le monde vivant, il n'écrivait volontiers que pour les morts : il avait bien dessein de plaire et d'attirer la curiosité : entre intimes, du reste, il confessait ingénument les espérances qu'il avait fondées sur le *Poème du haschisch*, et surtout sur le *Mangeur d'opium*. A l'hôtel Pimodan, il prenait le haschisch en compagnie des beaux esprits et des séduisantes dames, qui cherchaient ainsi à emporter le Paradis d'un seul coup ; lui, n'y voyait qu'un régime propre à créer une santé morale, éclatante et glorieuse, et le moyen, par l'élévation du désir et la tension des forces spirituelles, d'atteindre à la volonté divine : son corps *ancien* soupirait après une âme *nouvelle*. Il décrivit les phases de l'emprise paradisiaque, cita des anecdotes, accumula des traits, enfin donna la morale du haschisch, c'est-à-dire qu'il expliqua, prenant exemple de lui, les modifications que le haschisch faisait subir aux sentiments humains. Il parla de lui et des maladies mystérieuses de son esprit, il disséqua son tempérament moitié nerveux, moitié bilieux : son intelligence cultivée, et exercée aux études de la forme et de la couleur : son cœur tendre, fatigué par le malheur, mais prêt au rajeunissement : sa nature facilement excitable : son regret du temps profané et mal rempli. Le goût de la métaphysique, la connaissance des différentes hypothèses philosophiques sur la destinée humaine, l'amour de la vertu abstraite, stoïcienne ou mystique, complétèrent le Baudelaire de 1860 : il y ajouta une grande finesse de sens, et réussit ainsi, en voulant donner les éléments généraux les plus communs de *l'homme sensible moderne*, à achever son propre portrait. Il suivit ensuite, en analyste averti, la procession de l'ima-

gination humaine jusque sous son dernier et plus splendide reposoir, jusqu'à la croyance de l'individu en sa propre divinité : l'homme-dieu. Baudelaire avait certainement connu ce degré de joie et de sérénité, où il était *contraint* de s'admirer lui-même, et possédé ce mépris souverain qui rend l'âme si bonne.

Il partait ainsi vers le bonheur. Le lendemain, tous les organes



CHARLES BAUDELAIRE.

Aggrandissement d'après *l'Hommage à Delacroix*.

relâchés, les nerfs détendus, les titillantes envies de pleurer, l'impossibilité de s'appliquer à un travail suivi, lui enseignaient cruellement qu'il avait joué un jeu défendu. Et il exhortait maintenant les hommes à subir la loi originelle, à ne point écouter la tentation des plaisirs défendus, à régénérer leur âme par le travail successif et la contemplation : par l'exercice assidu de la volonté et la noblesse permanente de l'intention, à se créer à leur usage un jardin de vraie beauté.

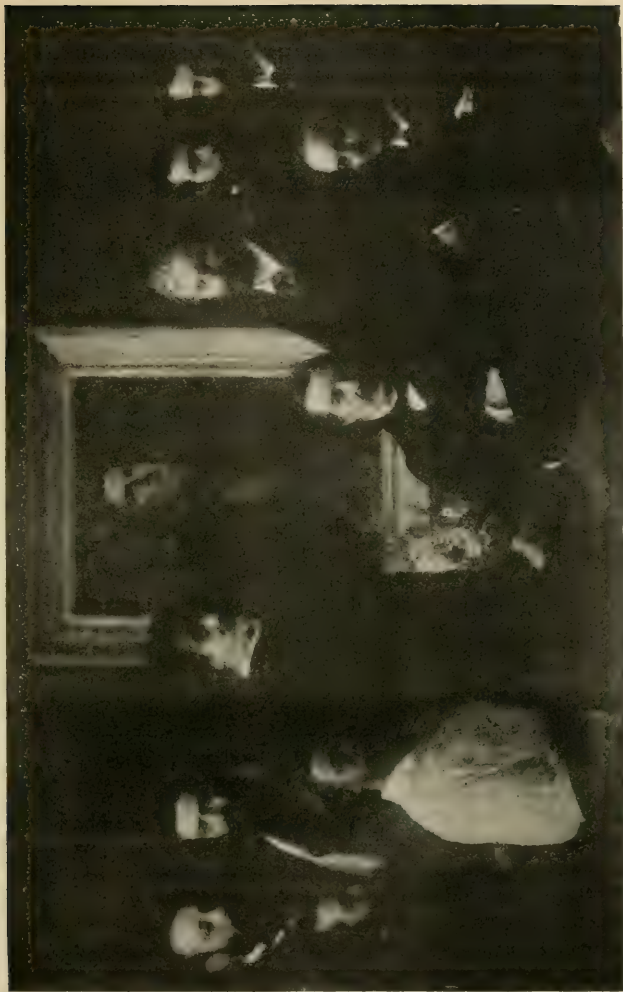
Baudelaire, après ce livre, rêvait de bonheur et de renommée : la

XXXVI. — HOMMAGE A DELACROIX

Tableau de Fantin-Latour.

1861

Communique par M. Fantin-Latour.



COBBET
DUTANT

LÉGER
FANTIN-LATOUR

WHISTLER

DELACROIX

CHAMPELRY

MANET

BRACQUEMOND DE BALLEBOY
BAUDELAIRE

mort soudaine de Th. de Quincey le rappela aux tristes réalités et à l'horreur de la vie. Il venait justement, en des pages ingénieuses et exquises, de traduire ses *Confessions*, et il avait ainsi donné à ses théories du haschisch la conclusion des méditations de Quincey sur l'opium ; il avait, par de longues rêveries, par des tableaux poétiques, *illustré* le caractère moral de son pauvre frère de souffrances, d'une sensibilité si précoce et si malade, et noté avec lui en sa vie quelque chose de funèbre, et d'aspirant ailleurs qu'aux choses de la terre, à travers les explosions lyriques d'une mélancolie incurable. *Sachant ce qu'est la vie humaine, qui pourrait sans frissonner, en supposant qu'il en fût averti, regarder en face l'heure de sa naissance ? Et, cyniquement, des aveux d'une candeur charmante : Généralement, les rares individus qui ont excité mon dégoût étaient des gens florissants et de bonne renommée. Quant aux coquins que j'ai connus, et ils ne sont pas en petit nombre, je pense à eux, à tous sans exception, avec plaisir et bienveillance.* Baudelaire ainsi se précise, se détaille, en ces réflexions et en ces paradoxes qu'il jette sur le papier, dans la triste chambre d'hôtel de la rue d'Amsterdam où il est venu abriter son repos, si peu.

Il a décidément quitté sa Jeanne Duval. Sans l'abandonner. Ses vices sournois, la boisson, l'alcool, d'autres, beaucoup d'autres, l'ont presque paralysée ; Baudelaire l'a gardée avec lui, et, dans les moments où il se reprend à quelque espoir, il ne rêve plus, cependant son amour est ailleurs, qu'un jour de faire à la maîtresse de sa jeunesse un intérieur joli, de la distraire, de la guérir, pour quelquefois repartir en souvenir aux îles parfumées que le soleil caresse. MA MÈRE, JEANNE, LEUR AVENIR, obsession qui torture son esprit. Sur une couverture de revue, ces deux mots, griffonnés en chemin : JEANNE, MA MÈRE ; vis-à-vis, douloureusement, RICORD, souligné à gros traits ; chez lui toutes les puretés coudoyaient toutes les impuretés, les unes voulaient les autres. Sur son Carnet Amoureux : *Le salut est dans la bonne minute. Le salut, c'est l'argent, la gloire, la sécurité, la levée du C. J., la vie de Jeanne. Plus loin et souvent : MA MÈRE, JEANNE ET MOI.* Ce n'est plus maintenant de la sensualité, ni de la passion, c'est du devoir, c'est du sacrifice. *Ma chère fille, lui écrit-il, il ne faut pas m'en vouloir si je n'ai pas été te chercher pour te divertir un peu... Je ne veux pas que tu restes privée d'argent, même un jour... Bientôt, si, comme je le crois, je suis doué de quelque argent, je tâcherai de t'amuser... Ne sois pas sans être accompagnée, par ces chemins glissants..... Elle est aux Batignolles ;*

une vieille domestique la soigne et écrit pour elle ; Jeanne Prosper, non plus Jeanne Duval, ne peut déjà plus écrire, la main est morte, en 1859. Baudelaire se prive de tout ; il pousse même le renoncement jusqu'à l'impossible, et, avec quelle délicatesse il prie son généreux tuteur et ami, le brave M. Ancelle, d'avancer des sommes à Jeanne... *Surtout, je vous supplie de ne pas lui faire la moindre plaisanterie ou la moindre allusion sur ses misères antécédentes... Je crois que cette malheureuse Jeanne devient aveugle...* Elle est à l'hospice Dubois, au faubourg Saint-Denis ; ses 34 printemps sont 34 hivers ; une pauvre infirme ; Baudelaire paie sa pension, irrégulièrement : on menace de mettre la paralytique à la porte ; Baudelaire vend ses objets les plus chers, ses plus précieux souvenirs ; mais, pour satisfaire ses goûts de boissonneries, cette terrible femme fait écrire qu'elle n'a rien reçu, afin de se procurer ainsi de l'argent encore. Elle ne reste que deux mois à l'hospice, parce que vicieuse, insupportable. Elle est à l'hôtel. Elle est, en 1860, dans un appartement que Baudelaire vient de lui installer ; il doit l'y rejoindre, rue Beautreillis : quelques semaines seulement ; il la quitte, définitivement ; il habite Neuilly, un temps ; puis, dans cette triste chambre d'hôtel de la rue d'Amsterdam, il vient abriter son repos.

Si peu ! Il est seul. Il se décourage, il se laisse aller. Les quelques espérances qu'il gardait en l'avenir de la maison Poulet-Malassis où il avait engagé ses intérêts littéraires, et aussi ses intérêts pécuniaires par des avances et par des prêts, sombrent, comme toutes ses espérances : la faillite de Poulet-Malassis, en 1861, lui enlève la dernière illusion. Des articles, de temps à autre, des critiques, lui assurent, avec sa maigre pension, le pain de chaque jour ; les directeurs de journaux et de revues ne lui prennent sa copie qu'avec difficulté, *à cause du jugement*, et c'est pour Baudelaire, une atroce souffrance de se voir ainsi traiter avec déliance. Il s'en plaint à Flaubert, il s'en plaint à sa mère. Mme Aupick s'est retirée à Honfleur, pour vivre son regret du passé. Ils s'écrivent les lettres les plus touchantes ; des alternatives de désespoir et de nouveaux enthousiasmes : Baudelaire, ses dettes amorties, s'en irait la rejoindre, dans la petite maison qui borde la mer, la toute petite maison fleurie, enjolivée, enguirlandée, et il travaillerait dans sa chambre, là-haut, où l'on voit la mer, si loin, la mer, l'endormeuse, la verseuse d'oubli, qui bercerait sa peine immense, l'engourdirait ; il écrirait des romans, des traductions, du théâtre, tranquille, heureux, près de sa mère dont il adoucirait la vieillesse, tendrement.

L'année 1861 le trouve en ces aimables songeriés ; toute son âme, tout son cœur sensible, il le met dans les pages qu'il consacre au génie de Wagner, complétant ainsi sa famille d'élection : Edgar Poe, Th. de Quincey, Th. Gautier, Delacroix, C. Güys qu'il fêtera demain.

C'est l'heure où Wagner vient à Paris combattre pour sa foi, et



XXXVII. — LA MAISON DE BAUDELAIRE
A HONFLEUR.

*La fenêtre mansardée à gauche est celle de la chambre
qu'occupait Baudelaire.*

Communiqué par M. Lucien Bahon.

essayer d'imposer aux routines imbéciles la musique nouvelle dont il est le messie ; Baudelaire s'en fait l'apôtre dévoué. En avril 1861, il le défend, rageusement, à la *Revue Européenne*, contre les réquisitoires indécents de M. Fétis ; avec Th. Gautier, il revêcut aux soirées des Italiens les batailles d'Hernani, et les concerts de l'Opéra furent

pour eux de véritables mêlées où ils heurtèrent la niaiserie et l'insolence des ennemis prétentieux de Wagner. Baudelaire avait tout de suite pressenti la supériorité du compositeur que le public allemand célébrait comme un homme de génie, depuis quinze ans : la nature et le caractère du maître l'avaient séduit, et il lui savait gré d'avoir



XXXVIII. — LE KIOSQUE A HONFLEUR

Communication par M. Luson-Bon.

décrit ses déceptions, ses sensibilités et ses nerfs tendus à l'excès : il le ravissait qu'il eût écrit : *l'homme qui n'a pas été, dès son berceau, doté par une fée de l'esprit du mécontentement de tout ce qui existe, n'arrivera jamais à la découverte du nouveau*, et formulé fièrement ses opinions révolutionnaires. Baudelaire ensuite discutait les théories wagnériennes, les expliquait, avec la même science, la même sécurité, que lorsqu'il écrivait peinture, citant

Gluck et Diderot, Voltaire et Goethe ; il analysait *la Tétralogie* avec une complaisance affectueuse, et saluait en la fusion de la poésie et de la musique la naissance du *Drame de l'avenir*. Il disait son fait à l'esprit français, léger, sceptique, repoussant l'opéra de Wagner, parce qu'il est un ouvrage sérieux qui demande une attention soutenue. Et, voyant insulter le courageux novateur, entendant baffouer Mme Wagner elle-même en plein Opéra, il s'indignait, avec les épithètes les plus incisives, contre les protecteurs des danseuses de l'Opéra qui avaient provoqué ce tumulte et ces insanités : *Que vous mettiez le plus souvent possible en lumière les talents et les beautés de vos emplettes, c'est là, certes, un sentiment presque paternel que tout le monde comprend et excuse facilement, mais faites-nous donner un théâtre où ceux qui ne pensent pas comme vous pourraient trouver d'autres plaisirs mieux accommodés à leur goût.* Baudelaire enfin, esprit essentiellement cosmopolite, affichait des arguments nationalistes, et l'anecdote est plaisante : *un déplorable académicien s'est avisé d'introduire dans son discours de réception une appréciation du génie de Shakespeare, qu'il appelait familièrement le vieux Williams, ou le bon Williams, appréciation digne en vérité d'un concierge de la Comédie-Française : j'ai senti en frissonnant le dommage que ce pédant sans orthographe allait faire à mon pays. Tous les journaux anglais se sont amusés de nous, et de la manière la plus navrante. Les littérateurs français, à les entendre, ne savaient pas même l'orthographe du nom de Shakespeare ; ils ne comprenaient rien à son génie, et la France, abêtie, ne connaissait que deux auteurs, Ponsard et Alexandre Dumas fils,* LES POÈTES FAVORIS DU NOUVEL EMPIRE. Baudelaire appliquait la même discussion pour Wagner et pour l'Allemagne : *Qu'est-ce que l'Europe va penser de nous, et en Allemagne que dira-t-on de Paris ? L'Allemagne aurait tort de croire que Paris n'est peuplé que de polissons qui se mouchent avec les doigts, afin de les essuyer sur le dos d'un grand homme qui passe.* Baudelaire et Wagner devinrent les meilleurs amis du monde et se consolèrent mutuellement des injustices et des ingratitude par le commerce de leurs deux génies, si bien faits pour se comprendre ; et ils communieraient en beauté à leurs rêveries, vibrant ensemble aux mêmes sensations : celle de la béatitude spirituelle et physique, celle de l'isolement ; ravis tous deux aux mêmes contemplations *de quelque chose d'infiniment grand et infiniment beau, d'une lumière intense qui réjouit les yeux et l'âme jusqu'à la pâmoison ; se perdant enfin*

tous deux jusqu'aux dernières limites concevables de l'espace étendu. Aucuns n'excellèrent, comme Baudelaire, comme Wagner, à PEINDRE l'espace et la profondeur matériels et spirituels. Baudelaire s'abîma en Wagner et y oublia sa grande tristesse, charmé, grisé de sons et de couleurs.

L'ambition, qui secouait parfois son énergie lassée, le reprit tout entier. La plaidoirie wagnérienne parut en plaquette chez Dentu. Et Poulet-Malassis édita à nouveau les *Fleurs du Mal*, à 1.500 exemplaires, enrichis de 31 poèmes. Baudelaire compléta cette année laborieuse, en donnant à la *Revue fantaisiste des Réflexions sur quelques-uns de ses contemporains* : V. Hugo, Mme Desbordes-Valmore, A. Barbier, Th. Gautier, Pétrus Borel, G. Levavas seur, Th. de Banville, P. Dupont, Leconte de Lisle ; il couronnait ainsi son œuvre critique. Sérieusement, Baudelaire imagina de se consacrer officiellement, il écrivit à l'Académie Française qu'il se portait candidat au fauteuil vacant par la mort de Scribe en 1861. Le secrétaire perpétuel, Villemain, fut ému de cette candidature, toute l'Académie aussi, on crut à quelque mystification ; seul, Sainte-Beuve, qui connaissait Baudelaire et goûtait finement son œuvre, trouva l'aventure naturelle. Baudelaire commença ses visites, Lamartine et de Sacy l'accueillirent aimablement ; Villemain eut du dédain ; et Viennet lui répondit : *Monsieur, il n'y a que cinq genres, la tragédie, la comédie, la poésie épique, la satire...., et la poésie fugitive, qui comprend la fable, où j'excelle*. Sainte-Beuve le dissuada fraternellement de continuer. Baudelaire s'en fut trouver A. de Vigny qui vivait aux Champs-Élysées ; ils se montrèrent charmants l'un pour l'autre, et rivalisèrent de courtoisie. Au premier tour de scrutin, il y eut ballottage : le nom de Baudelaire n'y fut même point prononcé ; il écrivit alors une lettre de désistement, en des termes si modestes et si polis, que messieurs de l'Académie lui assurèrent leurs sympathies. Baudelaire cependant manifestait envers A. de Vigny la plus honnête déférence, le mettant au courant de la jeune littérature, s'inquiétant de l'infirmité cancéreuse qui retenait l'académicien vieilli à la chambre, discutant avec lui de recettes culinaires ; il lui conseille le régime de l'ale.... *ne pas prendre de l'Harris, c'est un affreux empoisonneur ; mais de l'Allsopp ou du Bass, du Bass surtout ; se défier des contre-facteurs ; l'acheter chez Goughlo, rue de Rivoli, ou à la taverne St-Austin, 26, rue d'Amsterdam... Vous ne trouverez pas mauvais que je m'ingère dans ces petits détails qui intéressent votre hygiène et que je vous fasse part de mon expérience parisienne....* et il lui

Dessins par Baudelaire

une personne



Baudelaire

Baudelaire H. d'Arles
Portrait de
Compteur d'Arles



Courbet



Baudelaire



L. H. Songen
(Portrait par Baudelaire)

Dessins de Baudelaire
par lui-même

Courbet



Baudelaire





CHARLES BAUDELAIRE

D'après une photographie.

recommande, pour l'état fort triste de son estomac, le pâtissier anglais Guerre, dont la maison fait le coin de la rue Castiglione et de la rue de Rivoli : *il combine des gelées de viandes avec un vin très chaud, Madère ou Xérès, et les estomacs les plus désolés le digèrent facilement et avec plaisir : c'est une espèce de confiture de viande au vin, plus substantielle et nourrissante qu'un repas consommé.* Il l'initie à la manière de Poë et lui parle chaudement de Wagner.

Le fauteuil de Lacordaire vacant, Baudelaire s'y présenta. Il était déjà en meilleure posture : sa lettre de remerciements à l'Académie avait causé la plus favorable impression. M. Villemain était revenu de ses préventions, ayant pensé ingénument trouver en Baudelaire un être inculte et fabuleux, un halluciné à justaucorps de velours écarlate ; Baudelaire, d'une correction sévère en son vêtement, avait les cheveux en brosse, courts ; Baudelaire, de son côté, averti des absences du secrétaire perpétuel, croyait rencontrer quelque détraqué ; leur entrevue fut spirituelle, cette fois ; et ils se quittèrent, étonnés l'un de l'autre. *C'est prodigieux, dit Villemain, il est plus raisonnable que je ne croyais.*

C'est bizarre, dit Baudelaire, il n'est pas si fou qu'on me l'avait dit. Le candidat expliquait à la compagnie l'enthousiasme et les sympathies qu'il ressentait pour le père Lacordaire, et son goût pour la valeur des choses présentées à l'imagination, *non seulement avec le caractère chrétien, mais aussi avec la couleur romantique.* Et il lui tenait à cœur vraiment d'être élu, d'avoir tout au moins, contre le prince de Broglie, son seul concurrent, la majorité des voix d'*hommes de lettres* ; il s'informe près

de son ami Asselineau s'il est possible de mettre E. Augier de son bord, et de se présenter chez lui avec sécurité, c'est-à-dire sans se manquer à lui-même ; toutefois, il n'est point certain d'une heureuse issue ; il



XL. — LE BAUDELAIRE AU CHAT.

dessin de Morin pour les *Chats*, de Champfleury.

s'entête cependant, et décide de se conduire *utopiquement*, comme s'il était sûr d'être élu. Vigny lui écrit de ne pas s'égarer dans le labyrinthe, de renoncer à l'Académie, de ne pas jeter ainsi au hasard son nom, son rare talent, ses actions, ses lettres, et ses propos ; et surtout il le supplie de l'écouter : *Venite ad me. — Laissez l'Académie pour ce qu'elle est*, lui recommande Sainte-Beuve ; *et pas d'antithèse Lacordaire ; ce choix exprès du père Lacordaire, le catholique-romantique, paraît excessif et choquant ; vous devez être un homme de mesure et vous devez sentir cela.* — Baudelaire retira donc sa candidature ; le prince de Broglie fut élu ; et on garda à l'Académie le souvenir d'un homme supérieurement distingué, de mœurs polies, et de fréquentation précieuse, comme aussi d'un esprit subtil et discret, modeste. A l'automne de 1863, A. de Vigny mourait, en dépit des précautions et de l'amitié dont Baudelaire l'avait entouré ; Baudelaire l'aimait pour son talent, et pour cette grande bonté et cette exquise indulgence qu'implique toujours le talent.

Baudelaire aimait tous ceux en qui il se reconnaissait, maintenant surtout qu'il *comprendait* la vanité de la vie, et que tout est néant à part soi ; et, se connaissant minutieusement par un examen réfléchi, il acceptait ses défauts, ses travers, de la même bonne foi qu'il mettait à s'avouer son talent et la beauté de son âme. Comme il s'était dépeint et analysé dans Poë, dans Quincey et dans Wagner, il se dépeignit et s'analysa à nouveau dans l'homme le plus singulier et le plus original, il se fit voir à travers Constantin Guys. Constantin Guys lui plaisait à l'excès, parce qu'il était un artiste d'un talent puissant, et qu'il avait traduit fidèlement la vision des temps modernes, sachant concentrer dans ses dessins *la saveur amère ou capiteuse du vin de la vie* ; les aquarelles et les compositions de l'artiste anglais, il les connaissait toutes, et il conservait en album des croquis de mœurs, femmes et filles surtout, qu'il montrait avec orgueil ; les articles qu'il donna au *Figaro*, l'hiver 1862, glorifièrent le caractère bizarre, violent, excessif, mais toujours poétique, de cette œuvre curieuse ; ils ne lui furent que prétexte, un instant, à *s'examiner*. L'artiste, c'est-à-dire le spécialiste, *un homme attaché à sa spécialité comme le serf à la glèbe*, n'est qu'une brute très adroite, un pur manœuvre, une cervelle de hameau ; il importe peu de tourner joliment un vers ou une nouvelle, de combiner des sons ou des couleurs, c'est la question de métier ; il faut être *homme du monde*, c'est-à-dire s'intéresser au monde entier, savoir, comprendre, apprécier toutes les raisons du

Le possédé

Le Soleil s'est couvert d'un Crêpe, Comme lui,
O Soleil de mon Âme, emmitoiffe-toi d'ombre;
Dors ou fume, à ton gré; Sois muette, Sois Sombre,
Et plonge tout lutin au gouffre de l'Ennui;

Tu t'aime ainsi! Pourtant si tu veux aujourd'hui,
Comme un astre éclipse ~~fortuit~~ d'une
E pavaner aux lieux ^{qui sont dans la} pénombre,
C'est bien! Charmant poignard, jaillis de ton étui!

Allume ta prunelle à la flamme des bestes;
Allume le désir dans les regards des rustres;
Coat de toi m'est plaisir morbide ou pétalant;

Sois le que tu voudras, nuit noire, rouge aurore,
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant
Qui ne crie : O mon cher Belzébuth, je t'adore!

Charles Baudelaire

Imprimez-moi cela,
(sans faute)
dans votre journal.

Je commence à croire
qu'au lieu de dix heures
j'en ferai vingt.

monde et ses usages ; il faut franchir le cercle étroit de l'artiste, *devenir le citoyen spirituel de l'univers*.

Guys est un homme du monde ; il est dès lors *curieux* ; comme les enfants, il voit tout en nouveauté, il est toujours ivre ; c'est un *homme-enfant*, un génie sans cesse renaissant pour lequel aucun aspect de la vie n'est émoussé, il est dès lors un *Dandy*. Le dandysme suppose une quintessence de caractère et une intelligence précise de tout le mécanisme moral de ce monde : il épouse dès lors la foule, et



XIII. — SILHOUETTE DE BAUDELAIRE, par Manet.
pour la *Musique des Tuileries*.

Communiqué par M. A. Lemerre.

élit domicile dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini ; *c'est un moi insatiable du non-moi* ; il surveille dès lors *l'animal dépravé*, il court partout après l'homme, après ses passions et ses vices ; il a dès lors un œil d'aigle, qui devine, qui cherche l'estampille du temps et de l'individu, militaire, dandy ou femme galante ; enfin il s'abîme en la perpétuelle contemplation de l'être qui est la source des plus vives et des plus durables jouissances, de qui dérivent les plaisirs les plus énervants et les douleurs les plus fécondantes, *il s'abîme en la femme*. Baudelaire ainsi s'affirme l'homme du monde dans toute son acception, et Guys n'est qu'un double de lui-même, qu'il décrit avec complaisance.

Baudelaire cependant termine la traduction de Poë. En 1864, il fait paraître *Eurêka*, et, en 1865, les *Histoires grotesques et sérieuses*.



XLIII. STATUETTE DE CHRISTOPHE
ayant appartenu à Baudelaire.

Communiqué par M. Lucien Bahon.

sex. Ce sont là les deux derniers volumes signés Baudelaire ; désormais de très rares articles, et notamment *À propos de l'anniversaire de Shakespeare*, et des *Notes sur Proudhon*, permettent de ne pas oublier son nom. Son seul rêve alors, il le voit, comme tous les autres, s'évanouir et se dérober ; il voudrait donner une édition de Poë, et y faire graver en tête les deux fameux portraits de l'Américain : en gentleman, pas de moustaches, des favoris, le col de chemise relevé ; une prodigieuse distinction, une figure très féminine, yeux vastes, très beaux, très rêveurs ; Poë est sa seule consolation. Baudelaire est vraiment au bout de son courage ; il se torture moralement de ne pouvoir s'affranchir, en payant ses dettes ; à plaisir, tout ce qu'il essaie avorte : quand il crut avoir réussi de traiter une série de conférences aux Capucines, voici que le projet n'aboutit point ; Baudelaire résolut d'aller à Bruxelles donner les conférences qu'il avait préparées sur le mouvement littéraire et artistique contemporain.

La plus désolante aventure l'y attend. Le 24 avril 1864, il est à Bruxelles, conquis à de nouvelles espérances. Au Cercle des Arts, il cause sur Delacroix et il a un succès, inconnu jusqu'alors. Il s'enthousiasme ; il s'occupe de faire une tournée à Gand, Anvers, Bruges, Liège ; il y organisera des lectures ; on ne répond pas à ses lettres. Au Cercle des Arts, il cause sur Th. Gautier, avec toujours le même succès ; il donne encore trois autres conférences. Désirant régler, il ne reçoit d'indemnité que pour une seule conférence : *il n'avait pas de traité écrit*. Baudelaire s'exaspère. Il arrive pire encore : le bruit se répand que Baudelaire appartient à la police française, et il y a des gens pour le croire. Le seul but de son voyage : vendre ses articles critiques à la maison Lacroix, il ne peut l'atteindre. L'argent manque ; et il s'endette à l'hôtel du Grand-Miroir, où il est descendu, rue de la Montagne. La maladie : une maladie nerveuse qui va toujours empirant et lui enlève toute espèce de force, palpitations de cœur, angoisses d'estomac. Le joli voyage ! Baudelaire veut tout au moins en tirer quelque fruit ; il commence un livre sur la Belgique : l'été 1864, il prend des notes partout, sur les mœurs, sur la politique, sur la question religieuse ; il visite les musées et les églises ; et il envoie des correspondances au *Figaro* qui ne les publie point, parce qu'elles sont de la dernière violence. Il s'oublie parfois, et sa souffrance s'endort à Malines : *Combien de carillons, combien de clochers, combien d'herbe dans les rues et combien de béguines ! j'aimerais y vivre et surtout y mourir.*

Le présent le met en fureur, le passé le jette en extase : il achète de vieilles faïences de Delft.

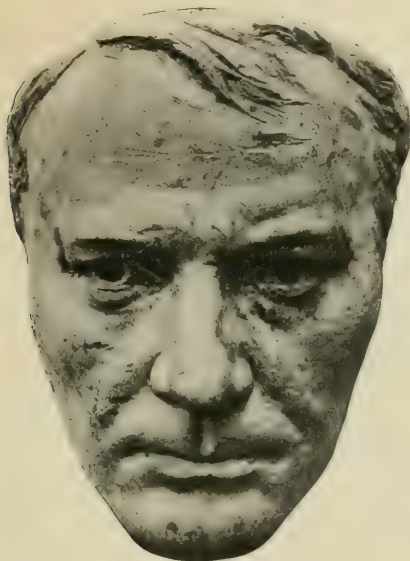
Quand même, la nostalgie le reprend : tous ses regards se tournent vers la petite maison d'Honfleur où il compte bientôt aller retrouver sa mère, et son jardin, et ses livres, et ses collections. L'exil lui pèse sur l'âme et finit de le voûter, le malheur l'accable, et la tristesse ; il a quelquefois le cerveau plein de noir. L'hiver est venu brusquement ; on ne voit pas le feu, le feu est dans un poêle ; lui qui a commencé à faire connaissance avec l'eau et le ciel à Bordeaux, à Bourbon, à Maurice, à Calcutta, jugez ce qu'il endure dans un pays où les arbres sont noirs et où *les fleurs n'ont aucun parfum*. Quant à la conversation, le grand, l'unique plaisir d'un être spirituel, il a parcouru la Belgique en tous sens, sans trouver une âme qui parle. Surtout, pas de femmes, pas d'amour ; *il n'y a que des femelles, que de la basse prostitution... le teint en général blafard, quelquefois vineux, les cheveux jaunes ; les jambes, les gorges, énormes, pleines de suif ; un gonflement marécageux, conséquence de l'humidité de l'atmosphère et de la goinfreterie des femmes...* Il rencontre enfin une petite folle, et, grand fou, il pense l'adopter ; mais il n'avait pas étudié ni le caractère de Berthe, ni la loi sur l'adoption. Il la regarde comme *son enfant* ; et il chante ses beaux yeux, par où filtre et s'enfuit je ne sais quoi de bon, de doux comme la nuit, ses grands yeux obscurs, profonds et vastes. La nuit la rend si belle et il lui est doux, penché vers ses seins, d'écouter la plainte éternelle qui sanglote dans la cour où le jet d'eau jase et ne se tait ni nuit, ni jour. Et les beaux yeux sont las, de la pauvre amante. Si sa petite folle bien-aimée lui donne à diner, et qu'il regarde au ciel les merveilleuses constructions de l'impalpable, se disant : *Toutes ces fantasmagories sont presque aussi belles que les yeux de ma belle bien-aimée, la petite folle monstrueuse aux yeux verts*, il reçoit un violent coup de poing dans le dos ; et il entend une voix rauque et charmante, une voix hystérique et comme enrouée par l'eau-de-vie, la voix de sa chère petite bien-aimée, qui lui crie : « *Allez-vous bientôt manger votre soupe, s... b... de marchand de nuages ?* » Les beaux yeux de Berthe, les grands yeux de son enfant peuvent mépriser les yeux les plus célèbres.

Le marchand de nuages va mourir. Aux cafés du boulevard Ans-pach et aux tavernes de la Grande Place, les gens se sont pressés vers lui, avec une curiosité de badauds, pensant qu'il ne pouvait être qu'un monstrueux excentrique ; toutes ces canailles-là l'ont pris pour

un monstre, et quand ils ont vu qu'il était froid, modéré, et poli, et qu'il avait horreur des libres-penseurs, du progrès et de toute la Sottise moderne, ils ont décidé qu'il n'était pas l'auteur de son livre, ce maudit livre dont il est si fier. Baudelaire portera longtemps la peine d'avoir osé peindre le mal avec quelque talent. Il continue d'écrire son petit livre sur la Belgique ; ce sera un livre absolument humoristique, à la fois bouffon, et sérieux ; surtout ce sera sa séparation officielle d'avec la bêtise moderne. Et il revoit les deux volumes qu'il veut publier : *Le Spleen de Paris*, les petits poèmes en prose musicale, et *Mes Contemporains*. Et il écrit des lettres tristes et émues, à M. Ancelle, qui est son seul confident et qui prend de lui un soin affectueux. Et sa mère lui envoie des lettres tristes, sur un ton funèbre. Baudelaire éprouve du malaise, même pour écrire ; une cinquantaine de lignes, et sa pauvre tête est embarrassée. La fièvre le réveille à une heure du matin, et lui crée dans les ténèbres une foule de belles choses qu'il voudrait bien décrire ; malheureusement, en résulte une très grande fatigue, qui se prolonge toute la journée. Le marchand de nuages est malheureux. Le marchand de nuages va mourir.

Son ami Poulet-Malassis lui est la seule personne qu'il voit avec plaisir : mais il demeure au diable, vers la chaussée d'Ixelles ; et il est misérable, lui aussi. Rops a des soucis d'argent, et sa santé s'appauvrit. Alfred Stevens les aide les uns les autres. Baudelaire sans cesse prend la résolution de partir ; mais il n'aura d'argent qu'à Paris et, pour aller à Paris, il lui faut de l'argent ; il n'a plus l'énergie assez forte pour se résoudre à conclure ; les dettes l'enchaînent au Grand-Miroir. Il ne voudrait rentrer à Paris que glorieusement ; il espère vendre ses œuvres complètes à un éditeur qui prendra soin de conserver son nom ; il a chargé un ancien camarade d'essayer de jeter les bases d'un contrat chez Hetzel ou chez Garnier ; Baudelaire s'énervé de réponses évasives ; les pourparlers n'aboutissent point. Et voici la cause morale qui affaiblit Baudelaire, et le décourage : il escompte son avenir, il craint que son nom n'aborde point heureusement aux époques lointaines, ne fasse point rêver un soir les cervelles humaines : il quitterait la vie plus tranquille, s'il avait la certitude que ses *Fleurs du mal* soient préservées de l'oubli... *les Fleurs du mal, ce livre atroce où il a mis tout son cœur, toute sa tendresse, toute sa religion, toute sa haine...* Car vivre est un mal, quand notre cœur a fait une fois sa cendange. Et les images des bien-aimées, les images du passé amoureux distraient encore sa douleur : Jeanne Duval achève

pauvrement sa vie, et dans sa misère, Baudelaire trouve moyen de lui adoucir ses dernières années ; Mme Sabatier écrit à Baudelaire qu'elle ne l'a jamais oublié. Grand enfant, instinctif et capricieux, il espère, il désespère. Les crises nerveuses accentuent leur violence et



XLIV. — MASQUE DE BAUDELAIRE

par son ami, le sculpteur Zacharie Astruc.

leur fréquence ; le moindre prétexte les suscite : il a la nausée de la sottise et du siècle ; à part Châteaubriand, Balzac, Stendhal, Mérimée, Vigny, Flaubert, Banville, Gautier, Leconte de Lisle, *toute la racaille moderne* lui fait horreur. Il appelle le progrès *le paganisme des imbéciles* ; il démontrera *le gouvernement de Dieu*, dans sa *Belgique déshabillée*.

L'hiver de 1865, l'état de Baudelaire s'aggrave : les privations, les

déceptions l'ont réduit aux dernières extrémités ; il souffre le martyre : le vertige, les névralgies, les vomissements, l'alitent dans sa triste chambre d'hôtel. Et pas le sou. L'hôtesse ne veut plus payer les médicaments. On lui a prescrit la digitale et la belladone. Et l'empoisonnement, par l'usage autrefois de l'opium, du haschisch et du tabac, finit de détraquer sa chétive santé. Baudelaire cache le plus qu'il peut ses misères : il n'en écrit rien à sa mère qui de son côté, malade et chagrine, évite que son fils l'apprenne : leurs deux douleurs s'ignorent. A des instants de répit, de nouveaux projets littéraires : *la littérature doit passer avant tout, avant son estomac, avant son plaisir, avant sa mère* ; il a le sincère désir de refaire sa fortune, et de vivre toujours à Houffleur. Mais il n'est toujours sage, qu'en intention. Des imprudences : colères intempestives, abus d'excitants. Il accepte le guignon et l'adversité qui le poursuivent : *il est en pénitence*, pour les fautes de jeunesse, et il veut y rester ; aurait-il beaucoup d'argent qu'il ne partirait pas : il finira ses livres, il vendra ses œuvres complètes. Ensuite il songera à sa mère, à son estomac, et à son plaisir. La terreur de ne pas réussir, le labyrinthe, un affaiblissement réel de la volonté, l'empêchent d'aller à Paris, où il parviendrait à traiter, de quelque façon que ce soit. Son « Enfer » lui fait peur. Toutes ces hésitations, tous ces désespoirs, la grande gêne... *le rêve de posséder du vin de quinquina est devenu dans son cerveau aussi obsédant que l'idée d'une baignoire pleine d'eau dans l'imagination d'un galeux...* L'émission des forces nerveuses précipitent la fin de la journée : la nuit voluptueuse monte, apaisant tout, même la faim, effaçant tout, même la honte ; son esprit, comme ses vertèbres, invoque ardemment le repos : le cœur plein de songes funèbres, il va se coucher sur le dos, et se rouler dans les rideaux des rafraichissantes ténèbres.

Mars 1866. Dans une église de Namur, à Saint-Loup, Baudelaire vient s'abattre, dans le moment qu'il s'enthousiasme de cette merveille des Jésuites, et qu'il confie son admiration à ses amis, Rops et Malassis. Le lendemain, c'est l'ataraxie du côté droit, bras et jambes : le cerveau se ramollit, les moelles se liquéfient : Baudelaire payait sa dette, douloureusement : à la Maison des sœurs, où on l'a transporté mourant : du mieux se fait sentir : une illusion ; le mal le reprend, l'envahit tout : il ne peut plus parler. Et comme il le craignait il est attaqué d'une espèce de maladie à la Gérard ; il ne pensera plus, il n'écrira plus : la tireuse de cartes le lui avait prédit, le jour qu'elle lui avait aussi prédit qu'il allait rencontrer une fille très

grande, très mince, très brune. Il est frappé mortellement, quand il s'humiliait et reconnaissait *son presbytisme, sa misérable nature*, et qu'il s'avouait si malheureux de cette vie de dissipation sans plaisir : quand il commençait de traduire le *Satyricon*, après avoir esquissé un essai critique sur Laclos et sur *Les Liaisons dangereuses*. Aux fêtes de Pâques, il demande qu'on lui laisse visiter les villes de pro-



Monselet

Champfleury

Asselineau

Baudelaire

XLV. — CHARGE, extraite du *Panthéon-Nadar*.

vince, afin de terminer sa *Belgique* ; cette idée, sans répit, lui trotte par la tête : il ne veut pas perdre le bénéfice d'un si long travail. Il doit cependant garder le lit ; *il est absolument absurde de rirre couché*, écrivait-il l'année précédente ; *je suis une huître ; mes dettes, mon impuissance à travailler, le conseil judiciaire, la santé, l'affaire Garnier, tout cela fait un remue-ménage dans ma ceruelle, et mon immobilité augmente ce remue-ménage... Si je pouvais faire quelques lieues à pied, sous le soleil, autour de Paris, je serais guéri...* Les sœurs lui imposent des pratiques :

quand il mange, elles voudraient qu'il se signe de la croix : *alors*, il est doux, et d'une patience admirable, il ferme les yeux, et tourne la tête, sans se fâcher ; il fait semblant de dormir, quand elles le tourmentent, mais elles pourraient provoquer une scène qui le tuerait. Malgré tout, persiste en lui *la volonté de ne pas être dominé*.



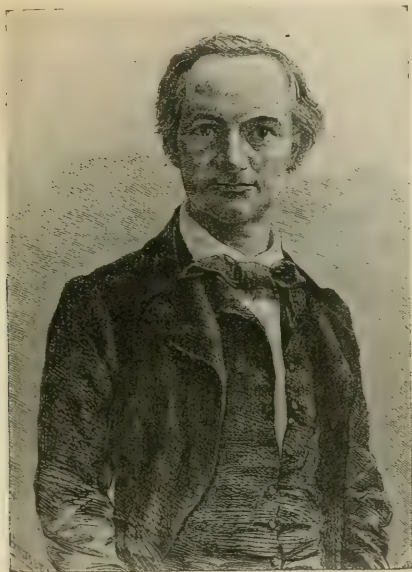
XI.VI. UNE FEMME POUR ASSELINEAU.

Dessin de Baudelaire.

Communication par M. Jean-René Aubert.

De Paris, il reçoit des sympathies. Saint-Beuve le supplie de ne pas surexciter sa *nervure* ; il sait, par les médecins consultés, que le pauvre Baudelaire est fatigué avant l'âge : *sa tête a trop travaillé... sans avoir la langue paralysée, il a perdu la mémoire du son...* Ce n'est point la démence, en dépit que Baudelaire lui-même le croie, et ait voulu demander un traitement à l'aliéniste Lassègue, son ancien maître-répétiteur à Louis-le-Grand : c'est une affection nerveuse, profonde, quelque peu héréditaire, qui se manifeste par des

crises, c'est un énervement accidentel ; il peut encore vivre trente ans mais il ne parlera plus, *jamais*. Déjà, il ne peut plus lire ; il prend un livre, mais il ne voit plus les caractères, et il le rejette. Quand on parle, il écoute avec attention, il rit, il se moque : il fait comprendre



XLVII. — BAUDELAIRE, d'après un dessin du temps.

Communiqué par MM. Calmann Lévy.

sa pensée, il y a toujours de l'esprit et de la vivacité dans le regard. Des colères terribles, parfois ; on a dû lui faire quitter la maison des sœurs. Il est revenu à son calvaire, à l'hôtel du Grand-Miroir, dans sa chambre glacée, et toute blanche ; il aime entendre les heures au beffroi de la maison commune, limpides, légères. Sa mère a bravé les fatigues du voyage pour le rejoindre : Baudelaire revêt ; il a toutes

les lettres de sa mère sur sa table de nuit ; *il dort avec*. Malassis est admirable de dévouement. Une amélioration passagère permet d'espérer que Baudelaire pourra être conduit à Honfleur, où ce serait la paix, en l'attente de la mort fatale ; on adoucira ses dernières années ; Mme Aupick achètera une voiture et ils iront, le long des plages, prendre un bain d'air et de lumière ; comme les amoureux, ils font des projets ; comme les amoureux, ils partent. Baudelaire fatigue. Il semble plus prudent d'ajourner un si long voyage ; on laisse le malade à Paris, aux premiers jours de juillet ; le docteur Duval l'installe coquettement dans sa Maison, près du Bois de Boulogne ; au rez-de-chaussée d'un petit pavillon, une haute et spacieuse chambre sur les jardins ; pour reposer ses yeux, deux toiles de Manet au mur, l'une est la copie de la duchesse d'Albe, par Goya ; pour le distraire, au piano, de délicieuses femmes, ses amies fidèles, lui jouent le *Tannhäuser*. Baudelaire a envie de guérir. Il essaie, en vain, de causer ; des monosyllabes, à l'annoncé, sortent à regret. Baudelaire vit en lui. De sa poche, il tire de petites photographies de lui par Nadar ; il les contemple. Il a la force de sortir quelquefois. Des amis l'emmènent à la Ville.

Quand il voit sa mère, il est tout ému ; il se retient de plaisir. Mme Aupick apprend maintenant qu'autrefois il ne parlait d'elle qu'avec le plus grand culte, et disait à ses amis : *Je ne connais à ma mère qu'un seul défaut, c'est qu'elle n'aime pas ma littérature*. Elle regrette de lui avoir, pendant quatorze ans, retiré son affection, pour quelques paroles emportées ; s'il a embrassé, malgré elle, *ce misérable état d'auteur*, elle sait bien que son pauvre Charles a été, toujours, si malheureux. Elle pardonne. Il oublie qu'elle lui défendait même de lui écrire. Elle a les larmes aux yeux. Elle veut le conserver, *comme un tout petit enfant* ; elle lui raconte des choses de sa jeunesse, il la comprend, il l'écoute attentivement ; elle lui cache qu'elle est bien malade et presque paralysée ; ils se rajeunissent et jouent des coquetteries.

La mère songe à l'âme de son fils. Et souhaite qu'il soit en relations avec un prêtre, bon et indulgent, qui lui enseigne la patience et la résignation. Un ecclésiastique, attiré par la réputation de Baudelaire, s'insinue près du malade ; Baudelaire lui marque son mépris. Un prêtre intelligent, ami de sa famille, vient alors lui parler doucement ; et Baudelaire se laisse bercer, aux paroles de consolation. Ce qui achève de le tuer, c'est qu'il ne peut plus parler ; le docteur cependant lui a appris de petites phrases : *La lune est belle. Bonjour,*

Monsieur. Bonsoir. Sur sa table, les poésies de Sainte-Beuve, les éditions anglaises d'Edgar Poë, *ses œuvres*.

L'agonie est longue. Les deux derniers jours et les deux dernières nuits sont calmes. Il paraît dormir, les yeux ouverts. Sa mère le tient embrassé depuis une heure ; elle lui dit mille tendresses, comme s'il comprenait encore, comme s'il allait lui répondre ; il la regarde fixement ; il s'est éteint, sans un cri, sans un geste ; toute la vie est encore dans ses yeux, en extase, devant le Rêve : les pays parfumés, les caresses du soleil, les femmes séduisantes, la Beauté ; et sa mère ne cesse de couvrir sa bouche pâle de baisers et de larmes, heureuse cependant, certaine qu'il connaît maintenant la douceur étrange de l'Après-midi de lumière qui n'aura jamais de fin, et qu'à l'éternelle fête où Dieu invite les Trônes, les Vertus, et les Dominations, enfin, il mange le Lotus parfumé, et tous ces fruits miraculeux dont ses désirs avaient faim. On apporte des fleurs : c'est vraiment l'Aube spirituelle, et le Repos, ce dernier jour d'août 1867. Les bêtes ne mangeront plus son cœur.

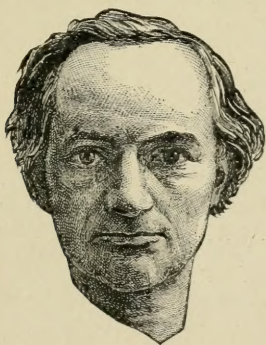


TABLE DES ILLUSTRATIONS

Portraits de Charles Baudelaire.

	Pages
BAUDELAIRE, collégien.....	8
— par <i>Verlaine</i>	12
— en 1844, par <i>De Roy</i>	20
— par <i>Nargot</i>	21
— d'après une photo-graphie.....	24
— d'après une photo-graphie.....	25
— par lui-même.....	28
— —.....	29
— —.....	30
— peint et gravé par <i>Manet</i>	40
— d'après une photo-graphie de <i>Carjat</i>	41
— d'après une photo-graphie.....	56
— d'après une photo-graphie.....	57
— par <i>Fantin-Latour</i>	73
LE BAUDELAIRE au chat.....	81
SILHOUETTE DE BAUDELAIRE, par <i>Manet</i>	84
MASQUE DE BAUDELAIRE, par <i>Zacharie Astruc</i>	89
CHARGE extraite du <i>Panthéon-Nadar</i>	91
BAUDELAIRE, d'après un dessin du temps.....	93
BAUDELAIRE, d'après un dessin du temps.....	95
BAUDELAIRE, d'après une photo-graphie, hors-texte.	
BAUDELAIRE, sous l'influence du haschich, par lui-même, hors-texte.	
BAUDELAIRE, d'après une photo-graphie, hors-texte.	

BAUDELAIRE et sa collection Constantin Guys, d'après une photographie, hors-texte.

Dessins de Baudelaire

	Pages
La Chère Dame.....	17
Portrait de Jeanne Duval.....	32
Hommage à Guys.....	33
Champfleury, charge.....	37
La Fanfarlo.....	44
Berthe.....	46
La Femme sans nom.....	48
Alexandre Weill proférant des injures.....	53
Les yeux de Berthe.....	60
Berthe.....	61
Echantillon de beauté antique.	64
Le Chicard.....	65
Une femme pour Asselineau...	92
Dessins divers, pp. 16. 36.	80

Divers

Mme Aupick.....	4
Le général Aupick.....	5
Les nuits de monsieur Baudelaire	9
Hommage à Delacroix, par <i>Fantin-Latour</i>	73
La maison de Honfleur.....	76
Le kiosque à Honfleur.....	77
La statuette.....	85

Autographes et Manuscrits

Pages 16, 29, 30, 33, 49, 52, 53, 60, 61, 68, 69, 83.

